

ANTOINE
KIRSCH

Acid Bleed

MONKEYS
&
DEMONS



**DISTRIBUÉ SOUS LICENCE
CREATIVE COMMONS BY-NC-ND**



Attribution : ceux qui utilisent cette oeuvre doivent créditer son auteur, sans pour autant suggérer qu'il approuve leur utilisation ou leur donne son aval ou son soutien.

Pas d'utilisation commerciale : la reproduction et la diffusion sont autorisées, pour toute utilisation autre que commerciale.

Pas de modification : seule la reproduction et la diffusion de l'œuvre originale sont autorisées.

MONKEYS & DEMONS

1.2

Mai 1959 à décembre 1967

Chapitre 1
17 mai 1959, 8h47 pm
Fillmore District
San Francisco, Californie

Ses yeux glissant sur les façades familières qui défilait de l'autre côté de la vitre, Teddy sentit son esprit relâcher sa concentration et se détacher du livre dans ses mains, et, malgré lui, reprendre les événements de la journée pour en faire le bilan. Malgré lui, car comme tous les dimanches après sa permanence au NAACP, Teddy hésitait entre l'espoir et le découragement.

L'Association Nationale Pour l'Avancement des Personnes de Couleur, sous l'égide du Dr Martin Luther King, gagnait sans cesse en popularité, et il tentait de se convaincre que cela devait le remplir de joie et de fierté. Chaque semaine, une foule de plus en plus nombreuse se pressait dans leur petit local pour échanger, partager, avoir enfin l'impression d'être écoutée. Les Noirs habitués à baisser les yeux et courber l'échine, élevés par des parents qui avaient encore connu l'esclavage, réalisaient peu à peu qu'ils étaient des êtres humains, qu'ils méritaient les droits que la constitution leur assurait et que le système garantissait si farouchement à l'homme blanc. Voilà pour l'espoir.

Mais chaque semaine, de plus en plus nombreux, il entendait des hommes et des femmes venus échanger et partager le récit des injustices, des brimades dont ils étaient victimes au quotidien. Il leur offrait le réconfort d'une oreille attentive, notait quand c'était possible le nom des acteurs et les circonstances du drame, les éventuels témoins. Il promettait que l'organisation ferait tout son possible pour leur faire rendre justice, son interlocuteur opinait tristement, et ils se séparaient en sachant pertinemment que ces belles promesses n'étaient guère plus que du vent. Voilà pour le découragement.

Mais en fait, non, il lui fallait bien admettre que ce n'était plus tout-à-fait du découragement. La frustration, l'écoeurement brûlaient en lui, faisaient bouillonner sa colère jusqu'à la transformer en une rage sourde, une rage chauffée à blanc, qui lui faisait serrer les poings et les dents. La liste des fautifs, des racistes que des victimes à demi-consentantes lui dressaient chaque semaine, devenait à ses yeux une liste de coupables à punir. Et la punition ne viendrait pas de la police, de la justice, qui protégeait les siens, qui protégeait les blancs, mais serait administrée par une main Noire. Une main qui frapperait aveuglément la communauté blanche, car tous ceux qui n'étaient pas coupables étaient au mieux complices. Dans ses rares moments libres, il se surprenait à rêver d'expéditions nocturnes dans les quartiers aisés, de vitrines brisées, d'explosions aveugles. De propager la peur dans le cœur de ceux qui s'étaient toujours crus à l'abri, de leur donner un échantillon de ce que vivait au quotidien son propre peuple.

Mal à l'aise, il ferma les yeux, ôta ses lunettes et pressa ses mains sur ses paupières. Le bringuebalement du bus et le rythme hypnotique des lampadaires à l'extérieur entraînaient ses pensées dans des directions qu'il préférerait ne pas explorer trop avant. Le NAACP obéissait fidèlement au principe de non-violence édicté par le Dr King. Il devait s'y tenir, au moins en apparence. Theodor ignorait comment les autres membres faisaient pour ne pas ressentir la même rage que lui —ou dans le cas contraire, comment ils la faisaient taire— mais il savait qu'exprimer de tels sentiments lui vaudrait au mieux de la

méfiance, au pire une mise à l'écart. Il était toutefois persuadé que d'autres, quelque part, partageaient ses envies, son besoin d'une action plus directe, plus spectaculaire, plus efficace. Mais en attendant de les rencontrer, il voulait se rendre utile autant que possible, et devait donc ronger son frein, supporter comme il pourrait la valse des plaignants sans espoir, des notables craintifs de la communauté Noire et des cadres mous de l'Organisation, persuadés que le temps et la patience étaient leurs meilleurs alliés. Au moins tous ceux qu'il voyait aux permanences étaient-ils conscients des problèmes et du chemin restant à parcourir pour leur peuple. Ça ne semblait pas être le cas de cette nouvelle espèce qui commençait à se propager dans la jeunesse des quartiers, et qui se moquait éperdument de la lutte pour les droits civiques, les considérant comme un combat d'arrière-garde. Ils fréquentaient ces blancs de bonne famille qui se prenaient pour des révolutionnaires et trouvaient de bon ton de s'afficher en compagnie de Noirs, comme preuve de leurs idées progressistes. Ces arrière-petits-enfants d'esclaves s'imaginaient que les combats de leurs pères appartenaient au passé, et que l'égalité des races se ferait d'elle-même, miraculeusement, grâce à une poignée d'intellectuels libéraux qu'ils s'imaginaient représentatifs de l'ensemble de la population blanche. Theodor les voyait passer dans la rue, déambulant fièrement dans leurs jean's et leurs chemises bariolées, parlant avec agitation des fêtes, concerts et autres sorties qui occupaient leurs soirées et l'essentiel de leurs esprits. Il les connaissait d'autant mieux qu'il en avait précisément un spécimen qui dormait sur son canapé depuis près de trois mois. Spécimen d'autant plus pathétique qu'il avait passé l'âge de se bercer de telles illusions. Et d'autant plus irritant qu'il s'agissait de son propre frère.

Quand son aîné était réapparu sur le seuil de sa porte, après avoir disparu de la surface de la Terre pendant plus d'un an, Theodor avait eu de la peine à le reconnaître. Il avait perdu au moins dix kilos, ses vêtements étaient sales et rapiécés, il lui manquait un doigt à la main droite, arborait des traces de piqûres sur tout le corps, et peinait à rester debout. Mais c'était surtout sur le plan moral qu'il était métamorphosé : il parais-

sait en permanence terrorisé, comme si quelque monstre allait surgir dans son dos pour le tailler en pièces. Il alternait des crises d'agressivité où il pensait que son entourage complotait contre lui, et des périodes d'abattement total où il fallait le nourrir et le laver comme un enfant. Dans les premières semaines, Theodor l'avait trouvé à plusieurs reprises en pleine nuit, couché sur le sol de la salle de bains, à demi-inconscient, couvert de sueurs froides, gisant dans une flaque de vomi ou d'urine. Par sens du devoir et de la solidarité familiale, il avait ravalé ses questions et ses leçons, et s'était occupé de lui du mieux possible. Et son grand frère, qu'il avait tant admiré, puis tant méprisé, et qui lui inspirait à présent tant de pitié, était peu à peu redevenu lui-même. Ce qui signifiait également qu'il avait retrouvé une bonne part de son arrogance et de sa fierté. Theodor avait fini par lui demander ce qui lui était arrivé, où il avait passé ces quatorze derniers mois, ce qui l'avait mis dans un état pareil. Et le brillant Dr Morrisson, comme dans le passé, l'avait pris de haut, lui pauvre professeur d'histoire dans un lycée réservé de facto aux Noirs, et lui avait répondu que l'informer de tout ceci risquait de le mettre en danger. Theodor avait répliqué qu'après lui avoir torché le cul pendant des semaines, il méritait un peu plus que ça. Humilié, son frère lui avait avoué à contre-cœur qu'il avait été enrôlé de force dans un projet de recherches du gouvernement, qu'on l'avait emmené au Viet Nam pour mener des expériences secrètes, et qu'il avait finalement réussi à fausser compagnie à ses gardiens, en faisant croire à sa mort, et à regagner le pays en rendant des services à des gens peu recommandables. Il craignait donc autant d'être rattrapé par ces derniers —qu'il avait quitté sans leur accord— que par les barbouzes de la Maison Blanche. Theodor avait accueilli toutes ces histoires avec beaucoup d'incrédulité, mais sans rien laisser transparaître pour ne pas risquer de susciter encore une fois la colère de son aîné. L'histoire qu'il lui avait servie était trop grosse, trop rocambolesque pour qu'il la croie sur parole. Elle recelait sans doute quelques éléments de vérité, mais déformés et amplifiés par l'ego démesuré de son narrateur. Il n'obtiendrait sans doute pas mieux. Il avait dès lors évité le sujet et s'était contenté de

lui demander ses projets pour l'avenir. Mais sur ce point aussi, son frère était resté plus qu'évasif. Theodor était prêt à l'héberger aussi longtemps que nécessaire pour lui permettre de se remettre et de repartir dans la vie du bon pied, par amour fraternel et solidarité de race, mais il n'en tirait aucun plaisir, à part un vague sentiment de devoir accompli. Pour tout dire, il avait hâte de le voir partir. Cela faisait peut-être de lui un monstre sans cœur, ou simplement un être mesquin et égoïste, mais il désirait plus que tout retrouver le calme de son appartement vide, ses repas solitaires en compagnie des livres qui remplissaient chaque mur de chaque pièce, la tranquille sérénité de sa petite vie de célibataire, seule consolation aux affronts qu'il subissait à chaque fois qu'il mettait les pieds à l'extérieur. Pour l'heure, comme toujours lorsqu'il laissait son frère seul dans l'appartement, il savait d'avance quel spectacle l'attendait en rentrant, et l'idée suffisait à le hérissier. Son domicile avait toujours été sa forteresse, mais à présent, elle était victime d'une invasion barbare.

Quand le bus s'arrêta à son arrêt et qu'il se leva pour en descendre, il réalisa qu'il serrait les dents, à en avoir la mâchoire douloureuse. En marchant vers son immeuble, il se força à se détendre, pour éviter de se heurter frontalement à son frère dès son arrivée. Il tenta de se distraire de sa colère en regardant les immeubles à trois étages propres qui bordaient la rue, volant ici et là quelques scènes de vies familiales normales à travers les fenêtres illuminées, où des Noirs modestes mangeaient, vivaient, discutaient entre parents et enfants, frères et sœurs. Il leur enviait cette normalité, cette banalité, mais il savait qu'il ne pourrait jamais revenir en arrière, jamais désapprendre tout ce qu'il savait sur l'injustice dans laquelle toutes ces familles vivaient leur petit bonheur fragile. Il était presque calme quand il franchit la porte de son deux-pièces. Mais il sentit l'odeur de fumée de marijuana froide et vit Mo, vautré sur le canapé en pantalon violet et chemise moulante à fleurs, absorbé dans une conversation téléphonique animée où les termes argotiques se bouscuaient, et sa colère revint le submerger comme une vague. Il était au moins amèrement reconnaissant à son aîné

d'employer cet obscur sabir, parce qu'il y avait de fortes chances que le FBI surveillât sa ligne à cause de ses activités politiques. Ainsi au moins, les agents chargés de l'écouter seraient assez déroutés pour éviter que Teddy soit de surcroît lié à des trafics dont il refusait de savoir le premier mot. Mo le sentait, sans doute, parce qu'en le voyant entrer, il mit rapidement un terme à sa conversation.

Alors que Theodor fouillait dans le frigo à la recherche de quelque chose à grignoter, pour se passer les nerfs plus que par faim, son frère s'appuya sur la porte et passa le bras devant lui pour piocher une bouteille de bière dans un paquet déjà bien entamé.

– Alors, le bureau des pleurs a encore fait un carton aujourd'hui ?

Theodor reposa l'assiette de poulet froid qu'il avait saisie. Il venait de perdre le peu d'appétit qu'il avait encore.

– C'est pas parce que tu as rien à foutre de tes frères de couleur que tu dois te moquer de ceux qui tentent de faire évoluer les choses.

Mo prit une gorgée de bière en le regardant de ce regard froid dont Theodor avait appris qu'il exprimait tout son mépris pour son combat.

– C'est pas les Noirs qu'il faut libérer, c'est l'humanité toute entière.

Theodor ôta ses lunettes et se frotta les yeux du pouce et de l'index.

– Écoute... On va pas avoir encore cette conversation. Je suis crevé, et je bosse demain.

– T'en fais pas, tu vas bientôt pouvoir dormir tout ton saoul, bien au chaud dans ta bonne conscience étriquée. J'ai trouvé un plan pour une maison, je vais te débarrasser le plancher.

Teddy resta interdit. Il avait souhaité ardemment ce moment, mais maintenant qu'il était à portée de main, il le redoutait un peu.

– Mais... Tu es sûr ? Comment tu comptes payer le loyer ?

– T'en fais pas pour ça. Je sais m'occuper de moi.

Les soupçons de Theodor se renforcèrent.

– Tu vas pas faire de conneries, hein ? Tu peux rester ici jusqu'à ce que tu trouves un travail honnête, tu sais...

– C'est gentil de te faire du souci, Teddy, mais je crois que j'ai eu ma dose de leçons de morale de ta part.

Il choisit de laisser passer l'affront pour cette fois.

– Si tu changes d'avis, ou si tu as besoin d'aide, n'hésite pas, surtout...

– C'est bon, je te dis ! J'ai besoin de l'aide de personne et je vais pas faire de conneries. Je vais juste reprendre mon travail là où je l'ai arrêté.

La surprise de Teddy était totale. Il n'aurait jamais imaginé une seule seconde que Berkeley put lui permettre de revenir en son sein après son absence injustifiée, ni même que Mo lui-même puisse avoir envie de retourner dans cette institution qui, selon ses propres dires, n'avait jamais su reconnaître son talent à sa juste valeur.

– Ton travail à l'Université ?

– Non.

Il découvrit ses dents en un large sourire un peu inquiétant, but encore une gorgée de bière.

– Mon travail dans la Révolution.

Chapitre 2
26 juin 1959, 5h21 am
Summit Creek Mobile Home Park
Santaquin, Utah

Joan tira derrière elle la porte légère de la caravane, la verrouillant en prenant soin de ne pas faire de bruit. Ses occupants dormaient encore, surtout son père, abruti de bière et de bourbon, qu'elle entendait ronfler même depuis l'extérieur. Le soleil se levait à peine, redonnant des couleurs au paysage gris bleuté. Un vent frais caressa son visage tandis qu'elle restait là, figée, une partie d'elle espérant presque entendre sa mère se réveiller pour l'obliger à renoncer à son projet. Mais rien ne se passa, et le vent continuait à l'inviter à partir. Elle se retourna et s'engagea comme une ombre sur le chemin menant à la route. On ne percevait presque pas de bruits dans le parc de caravanes et de mobile-homes. Quelques tintements de casseroles et cliquètements de couverts étouffés, tout au plus, indices des petits-déjeuners qu'avalaienent ceux des résidents qui se levaient tôt pour aller travailler à l'usine ou sur les chantiers. Mais personne à l'extérieur en tous cas, dans les allées de terre battue rouge qui tenaient lieu de rues, personne pour la voir partir. Il lui faudrait parcourir encore un bon demi-mile de route défoncée avant de rejoindre l'Interstate 15. Les travail-

leurs risquaient de la dépasser en voiture, sur leur chemin pour les zones industrielles de Provo. Elle pourrait tenter de couper à travers la prairie, mais la végétation rase et déjà sèche en ce début d'été lui offrirait aussi peu de cachettes que le relief inexistant. Elle éveillerait moins de soupçons en suivant le chemin. Si on lui demandait quoi que ce soit, elle dirait qu'elle se rendait en courses à la station-service Texaco, pas trop loin sur l'115, en direction du nord. Elle pourrait même ainsi, avec un peu de chance, se faire offrir un bout de conduite. Elle devrait par contre rebrousser ensuite chemin pour repartir vers le sud et sa véritable destination, mais au moins, personne ne donnerait l'alerte avant le soir. Les gens d'ici ne se mêlaient généralement pas des affaires de leurs voisins, même quand celles-ci impliquaient des cris de douleur et des bruits de coups. Mais une adolescente de dix-sept ans partant de chez ses parents au petit matin avec un maigre sac sur le dos ne manquerait pas d'être signalée, voire ramenée à son domicile, malgré le coquard et la lèvre fendue qui déformaient son visage délicat.

Joan leva la tête et regarda les montagnes lointaines qui bornaient son monde, barrant l'horizon du seul paysage qu'elle ait jamais connu. Plus jeune, elle avait passé des heures à les regarder en rêvant, s'imaginant qu'elle pourrait s'y enfuir, vivre dans la nature, cueillant les baies et pêchant les poissons des rivières, à l'exemple d'Huckleberry Finn, dont elle lisait et relisait les aventures dans un vieux livre écorné et jauni qu'elle avait réussi par miracle à soustraire aux colères dévastatrices de son père. Mais quand elle avait grandi, les montagnes avaient changé de visage, et d'un symbole d'espoir en une potentielle évasion, elles s'étaient changées en rappels incessants de sa captivité. Quand son père avait réalisé qu'elle avait ses règles, malgré les efforts qu'elle et sa mère avaient déployés pour lui masquer ce fait pendant des mois, quand il l'avait plaquée contre le mur et avait glissé la main sous son T-shirt en déclarant qu'elle n'allait plus longtemps rester plate, elle avait brûlé *Les Aventures de Huckleberry Finn*, avec ses journaux intimes et ses espoirs d'une vie meilleure. Elle ne saurait jamais fabriquer une canne à pêche avec une branche de saule ni distinguer

les baies comestibles des vénéneuses. Elle vivrait, grandirait et mourrait entre ces montagnes, dans la peur et la douleur. Seule, à part pour la présence aussi irritante que rassurante de sa mère, à moitié victime, à moitié complice du bourreau. Elle n'avait pas d'amis au collège. Elle n'avait jamais invité de camarades de classe à la maison — si on pouvait appeler ça une maison — parce qu'elle avait honte de sa famille et de son milieu. Ses cheveux mal coupés, ses vêtements élimés, souvent trop grands ou hors-saison, pour masquer les ecchymoses, achevaient de la mettre au ban des élèves cools, et elle avait appris à ne pas s'en soucier. Elle avait honte de se l'avouer, mais elle redoutait un peu qu'on s'intéresse à elle, qu'on commence à se demander pourquoi elle était toujours couverte de blessures, qu'on prenne le risque de confronter son père et réveiller sa furie.

Et puis il y avait eu la dernière année de collège, et l'arrivée de Thelma. Son père venait d'être muté à la tête de l'agence de Provo de la First National Bank, et il avait choisi d'installer sa famille dans une grande ferme juste à l'extérieur de Santaquin. Thelma fut donc inscrite dans le même établissement que Joan. Elle était la seule nouvelle élève depuis deux ans, elle arrivait tout droit de San Francisco, elle était jolie et brillante. Elle avait toutes les cartes en main pour devenir la nouvelle coqueluche du collège. Et pour une raison qui resterait toujours un mystère, elle avait décidé de se lier d'amitié avec la souillon aux cheveux blonds sales, voûtée, chétive et tellement maladroite, la pauvre petite Joan.

Une fois passé son ébahissement devant cette amitié tombée du ciel, Joan n'avait pu qu'être séduite par la nature simple, généreuse et enjouée de Thelma. Elle l'avait tout d'abord soupçonnée d'agir par pitié à son égard. Mais Thelma ne se souciait apparemment pas des traces de coups qu'elle arborait régulièrement, ni de ses absences inexplicables. Elle ne pouvait pas ne pas les avoir remarquées, mais elle n'y faisait jamais allusion, elles ne semblaient lui inspirer ni pitié, ni répulsion. Elle lui parlait de la vie merveilleuse qu'elle avait vécu à San Francisco, des cours, des garçons. De choses importantes et de choses frivoles, de la mode, de la musique et de l'actualité. Elle lui offrait un

aperçu d'une vie normale, quelques heures par jour. Elle lui permettait également, à l'occasion, de contempler le spectacle d'une famille heureuse, unie, aisée, en l'invitant chez elle pour une après-midi ou une soirée. Joan faisait durer ces moments aussi longtemps qu'elle l'osait, sachant que la correction qu'elle recevrait en rentrant serait directement proportionnelle à la durée de son absence. Mais la joie simple de voir Thelma bavarder et jouer joyeusement avec ses parents et son petit frère valait bien ça. Sentir la chaleur des parents de Thelma qui s'inquiétaient de son bien-être, insistaient pour la garder plus longtemps, manifestaient du plaisir à sa présence, ne cessait jamais de la surprendre. Elle s'était endurcie à la douleur, mais pas au bonheur.

Mais ce temps béni était passé, bien trop vite, et les années du collège et du lycée étaient désormais derrière elles. Thelma, repartie en Californie pour entrer à l'Université, allait lui manquer énormément. C'était pour elle qu'elle était restée aussi longtemps, et grâce à elle qu'elle avait fini le lycée. Même si cela avait impliqué de subir les assauts de son père pendant encore trois ans. Trois ans à tenter de lui échapper, avec la maigre complicité de sa mère, à rentrer longtemps après le coucher du soleil le soir, dans l'espoir que l'alcool l'ait déjà assommé. Trois ans à travailler au diner le plus proche, dix à douze heures par jour, pendant tous les week-ends et toutes les vacances scolaires, pour échapper le plus longtemps possible à sa maison, et tenter de divertir son père de ses ardeurs en lui donnant tout l'argent qu'elle y gagnait. Elle aimerait dire que ses efforts avaient été entièrement couronnés de succès, mais ce n'était pas le cas. Pire que les coups de ceinture ou les coups de poings, l'ogre l'avait marquée dans sa chair, d'une blessure qui jamais ne se refermerait. Elle était restée, pour Thelma, et ça avait été le prix à payer. Mais elle ne lui en voulait pas. C'était son choix, et son amie était celle qui lui donnait la force de survivre à son calvaire quotidien. Elle garderait le contact avec elle, contre vents et marées, elle se l'était promis. Et elle sentait, elle était intimement persuadée que leurs chemins ne divergeraient jamais longtemps.

Pour l'heure, une nouvelle vie l'attendait au bord de l'Océan Pacifique, une vie de fêtes, de culture, d'insouciance et d'opportunités nouvelles. Même aux confins de l'Utah, on savait que la ville des brumes bouillonnait en ce moment, entraînait une fois encore en effervescence, volcan dormant qui grondait à nouveau. Tout le monde y était bienvenu, tout le monde pouvait y trouver sa place, même les exclus et les poupées brisées, et elle avait bien l'intention d'en profiter.

Chapitre 3
4 juillet 1959, 9h39 pm
San Mateo, Californie

Mo gardait les yeux fixés sur la boucle de ceinture de son vis-à-vis, incapable de détourner le regard. Elle représentait un aigle triomphant, sur fond de bannière étoilée. Le genre de babiole qu'on s'attendrait à voir orner la panse d'un rancher du Texas ou d'un fermier du Kansas. L'absurdité de cette démonstration de patriotisme dans le cas présent, à savoir sur la personne d'un hippie ouvertement opposé à toutes les valeurs traditionnelles américaines, le plongeait dans un abîme de perplexité. À tel point qu'il n'entendait même pas le flot de paroles que déversait l'homme. Il ne faisait guère d'efforts, d'ailleurs, il avait cessé d'en faire depuis longtemps. Ses visiteurs se sentaient toujours obligés de lui parler, de lui raconter leurs vies, leurs sentiments, quand il ne les voyait que comme des cobayes. Il voulait savoir où ils en étaient de leur évolution intérieure, s'ils progressaient sur le chemin de l'illumination et de la non-violence, mais passé cela, tout ce qu'ils pouvaient lui dire n'était que du bruit. Et il y avait déjà suffisamment de bruit dans sa tête.

Les visions ne l'avaient jamais vraiment quitté depuis son expérience dans la jungle vietnamienne. À Saigon, il avait tenté sans succès de les noyer dans l'alcool et l'opium, avant de sombrer finalement dans l'héroïne, mais si cette dernière avait pu lui offrir quelques heures de paix absolue chaque jour, le reste de la journée s'était révélé encore plus pénible, les douleurs du manque se combinant au harcèlement incessant des hallucinations dont le monstre avait truffé son esprit. De retour en Californie, il avait dû se défaire de son addiction au « sucre brun » : trop d'effets indésirables, trop risqué, trop coûteux, trop voyant. Il était revenu à l'herbe, qui l'aidait à garder son calme, et au LSD. Il avait été tenté un temps de s'abrutir à la morphine pour noyer dans les brumes le cauchemar permanent qui emplissait son crâne. Mais cela ressemblait à un aveu d'impuissance, et le Dr Morrisson n'était pas du genre à abandonner si facilement la lutte. Les visions étaient comme une infection qui essayait de se propager dans son esprit. Il fallait donc que ce dernier apprenne à leur résister, développe des anti-corps. Pendant des années, il avait utilisé l'acide pour s'auto-conditionner et contrôler les évolutions de sa psyché. Il avait bon espoir de pouvoir à présent s'en servir comme adjuvant pour intimiser l'ordre à son esprit de se fermer aux hallucinations, de les battre en brèche, peut-être même d'en identifier et d'en éliminer la source, quelle qu'elle soit.

Mais les choses n'avaient pas été si simples. Tout d'abord, il lui fallait se procurer —ou mieux encore, produire lui-même— le LSD, de façon continue et avec un minimum de contrôle sur la qualité du produit. Ce qui excluait de rester chez Teddy, qui aurait sûrement peu apprécié que Mo installe un labo de fortune dans sa chambre d'amis. Par ailleurs, il comptait recevoir beaucoup, notamment pour distribuer sa production, et il avait besoin pour cela d'un local discret. Du fait de ses activités politiques, Teddy était sans doute déjà sous surveillance policière, et Mo préférait s'éviter —et lui éviter— une confrontation prématurée avec les forces de l'ordre. Le LSD était, pour le moment du moins, légal, mais la majorité des clients de Mo consommaient aussi de l'herbe, et lui en apportaient

en échange des capsules d'acide. Il ne s'agissait pas de paiement à proprement parler : Mo ne se considérait pas comme un dealer. Chacun était libre de participer à la hauteur de ses ressources, et s'il acceptait l'argent, il préférait nettement les dons en nature, qui lui semblaient plus innocents, plus fidèles à son idéologie. Quand il en parlait à ses cobayes, il les encourageait à faire un « don à la Cause », mais dans son for intérieur, il appelait ironiquement cela « l'impôt révolutionnaire ». Ce système lui permettait de subvenir à ses besoins quotidiens, de façon assez spartiate. Il aurait préféré retrouver une vie plus sociale, s'installer à proximité de l'extrémité ouest du Golden Gate Park, dans le quartier où commençait à se rassembler une bohème qui partageait ses idéaux, mais les soucis de discrétion et d'économie avaient finalement primés quand Jake lui avait demandé ses critères pour lui trouver son nouveau lieu de vie et de production. L'isolement était également bénéfique car il l'astreignait à une discipline de travail, qui s'avérait vitale considérant les contreparties exigées par son nouvel associé. Pas réellement un associé, d'ailleurs. Disons un facilitateur, motivé par les services que le chimiste pouvait lui fournir. Mo avait rencontré Jake par l'intermédiaire de certaines de ses anciennes connaissances de North Beach, celles qui étaient le plus profondément impliquées dans la lutte contre le statu quo. Arrivé à un certain degré d'engagement, il fallait commencer à remettre en cause la question même de la légalité et de la droiture, et gagner les faveurs de personnes peu recommandables, mais qui avaient les moyens d'obtenir rapidement ce qu'on ne pouvait que difficilement se procurer du bon côté de la loi. Jake lui avait donc fourni le lieu, le matériel, le précurseur — douze kilos d'ergine, pour commencer, qui permettraient à Mo de produire plusieurs milliers de doses — et tous les produits nécessaires à la longue et délicate synthèse du dyéthylamide de l'acide lysergique. Mais en échange, il devait lui fournir chaque semaine quarante grammes de LSD cristallisé, que Jake revendrait sans nul doute à un bon prix, une fois dilué et imprégné dans des buvards. Tant qu'il respectait cet accord, il était libre de faire ce qu'il voulait dans le labo, et d'utiliser à sa guise toute produc-

tion supplémentaire. Jake était d'autant plus enclin à respecter ce marché que Mo lui fournissait habituellement un produit dont la pureté avoisinait les 90%, ce qui était remarquable au vu des conditions de sa production. Le seul véritable inconvénient que le chimiste pouvait trouver à sa situation était la présence envahissante, mais hélas indispensable, des cobayes bavasseurs qu'elle entraînait, quand lui ne désirait qu'une chose : consacrer son moindre moment de veille à la poursuite de ses travaux. Ils étaient nécessaires malheureusement, mais incapable de mener l'expérience avec un esprit scientifique. Il était évident que ce genre d'entreprise n'intéressait guère les esprits froids et rationnels, mais ils espérait toujours un peu, contre toute attente, qu'ils fassent la part des choses et ne lui imposent pas leur divagations pseudo-spirituelles quand il n'attendait d'eux qu'un compte-rendu factuel, aussi précis que possible. Et celui qui lui faisait face aujourd'hui, avec son emblème patriotique qui défiait toute logique, seulement un parmi de nombreux autres, n'échappait malheureusement pas à la règle. Comme les autres, il finirait par abandonner et quitter les lieux, quand il comprendrait que face à Morrisson, sa logorrhée ne trouverait comme réponse qu'un silence à peine poli. Il partirait, alors, un peu mal à l'aise, et les choses sérieuses pourraient reprendre.

Mo disposerait enfin à nouveau librement de son temps et de son matériel pour poursuivre la quête de son Graal : la mise au point d'un psychotrope qui permettrait à l'homme d'ouvrir à ce point sa conscience, de s'éveiller à ce point à lui-même, qu'il serait capable de redéfinir la nature même de son esprit, de se reconditionner pour éradiquer de son comportement les réflexes indésirables —et notamment, la tendance naturelle à la violence. Le LSD de qualité exceptionnelle que produisait Mo, même utilisé par un consommateur régulier et rompu à l'auto-suggestion, ne pouvait permettre une telle prouesse. Le LSD n'était pas la clé, mais Mo était persuadé qu'il était la carte qui permettrait de trouver la porte. La clé, ce composé qui pourrait briser le comportement visé pour le remodeler à volonté, il pensait savoir de quel côté le chercher. Il en avait eu un avant-goût dans la jungle du Viet Nam, mais il n'avait été

alors ni prévenu, ni convenablement préparé. Sa puissance avait fait voler en éclats toutes les portes de son esprit —et peut-être même d'autres encore, ouvrant la voie aux horreurs qui l'accompagnaient à présent au quotidien.

Chaque jour, il se demandait si son expérience avait été une bénédiction ou une malédiction. Elle l'avait mis sur la voie de la substance qu'il recherchait en vain depuis des années, l'avait conforté dans sa théorie et avait renforcé sa foi dans la possibilité d'une victoire finale; mais à peine avait-il vécu ceci qu'on lui avait arraché sa découverte, qu'il avait dû s'enfuir sans rien emporter de ses notes et de ses échantillons, et qu'on l'avait jeté dans la fosse aux monstres. Si seulement il parvenait à se souvenir plus clairement des résultats des analyses effectuées dans son labo de fortune au pied de la montagne noire, si seulement il parvenait à se concentrer assez pour mobiliser sa mémoire à plein régime, si seulement il pouvait réfléchir efficacement, sans être harcelé par les monstres et les visions. Si seulement il avait pu finir ses recherches avant de devoir s'enfuir. Si il avait été plus méfiant. S'il ne s'était pas emballé et laissé aveugler par les perspectives que lui ouvraient leur découverte.

Si seulement il avait été capable d'anticiper la trahison de Lecz.

Chapitre 4
13 juillet 1959, 1h05 pm
Commissariat central
San Francisco, Californie

Pieds posés sur son bureau, doigts croisés en église devant sa bouche, le sergent Arden examina pour la millième fois les locaux de la brigade de répression des narcotiques. L'inventaire était vite fait. Une dizaine de bureaux entassés dans une pièce prévue pour en contenir six, la moitié d'entre eux dévolus à des inspecteurs proches de la retraite. Ils pouvaient y traîner leurs pantoufles et leur alcoolisme jusqu'à l'heure de toucher la pension, sans craindre de se prendre une balle dans la couenne. Personne ici ne courait vraiment de risque en arrêtant des junkies ramollis par l'abus de marijuana. Acteurs à la petite semaine, étudiants, musiciens de jazz : leurs cibles privilégiées. Tous les jours, ils en ramassaient un, deux, trois, parfois jusqu'à sept. Ils remplissaient leurs objectifs, faisaient du chiffre. Et Gus Arden se serait bien gardé d'y redire. Il n'avait aucune sympathie pour les drogués, ils ne lui inspiraient que du mépris : faibles, immoraux, pervertissant tout et tous autour d'eux. Ils représentaient un risque pour les valeurs américaines, à l'heure où ce pays en avait le plus besoin, ils étaient une maladie, des virus à éradiquer avant qu'ils ne contaminent la population toute entière.

Mais le jeune inspecteur s'interrogeait tout de même sur les modalités de sa mission... Ses coéquipiers et lui avaient beau remplir les cellules, et les centres de redressement, faire venir des fourgons de parents et d'éducateurs pour récupérer les mineurs surpris à fumer des joints, ils étaient assurés d'en trouver encore autant la semaine suivante. La plupart de ses collègues supportait très bien cette situation, comptant et cochant les jours qui les séparait de la fin de leur carrière, pour pouvoir aller définitivement s'amarrer dans un quelconque bar irlandais et attendre que les choses se passent. Pour patienter jusqu'à cette délivrance, ils pouvaient s'enorgueillir d'avoir chaque mois leurs arrestations, leurs condamnations, leurs saisies. Gus par contre était encore jeune, il devait bien voir un peu plus loin. Les rafles ne diminuaient en rien le nombre de drogués qui infestaient la ville. Ils semblaient même de plus en plus nombreux. La variété des drogues, de leurs provenances et de leurs moyens de consommation et de distribution grimpaient également en flèche. À la marijuana mexicaine s'ajoutaient les barbituriques et autres médicaments trafiqués ou non, mis sur le marché par des pharmaciens ou des médecins peu scrupuleux. D'Amérique du Sud arrivait de plus en plus de cocaïne et l'Asie avait abandonné l'opium pour l'héroïne, nettement plus dévastatrice. Gus avait entendu des rumeurs en provenance de Los Angeles, la sœur jumelle de San Francisco en matière de criminalité. Il semblait qu'à présent, les dealers proposaient également une nouvelle forme de marijuana, beaucoup plus puissante, importée directement d'Afghanistan et d'autres pays du Moyen-Orient. Des réseaux de plus en plus organisés et hiérarchisés se mettaient en place, et sa brigade continuait de cueillir des consommateurs sans grande importance, laissant en général courir les dealers et leurs fournisseurs. Ils auraient dû être un rempart, il avait le sentiment qu'ils n'étaient qu'une muraille de sable qui regardait passer les vagues et monter la marée. Il avait bien essayé d'en parler autour de lui, mais n'avait récolté au mieux que des haussements d'épaules : si on arrêtait tous les clients, le marché s'épuiserait de lui-même, voilà tout. Il avait donc décidé d'agir seul, de pousser un peu plus les

interrogatoires des junkies qu'il arrêta, de tenter de remonter à la source. Sans grand succès, parce qu'à part l'intimidation, il n'avait guère de levier pour les faire céder ou coopérer. Il irritait ses collègues et ses supérieurs, on le cataloguait comme procédurier et excessif, créant du boulot supplémentaire à toute la brigade.

Et puis était arrivé Tommy. Dernière recrue du cabinet du procureur, jeune assistant à l'ambition dévorante, il avait entendu parler de Gus et de sa marotte, et l'avait approché pour lui proposer une collaboration. Tommy Brown était persuadé que les stupéfiants étaient la clé de voûte de tout l'avenir de la criminalité, que la drogue deviendrait très bientôt l'Alpha et l'Oméga du crime organisé, et partant de toutes les activités illégales à but lucratif du pays. Gus ne pouvait pas lui donner tort : il y avait potentiellement beaucoup d'argent en jeu dans ce domaine où le produit avait une forte valeur ajoutée et une clientèle sans cesse croissante; d'autant plus que les autres activités potentiellement rémunératrices — braquage, contrefaçon, fausse monnaie — se heurtaient à des mesures de sécurité et de détection sans cesse plus avancées, qui forçaient les criminels à être de plus en plus spécialisés, de mieux en mieux équipés, et au final, réduisaient drastiquement la rentabilité de ces entreprises. Tommy voyait donc dans la lutte contre les trafiquants et dealers le domaine où il pourrait faire le plus de bien à la communauté, et accessoirement gravir le plus rapidement les échelons. Mais pour cela, il lui fallait un flic prêt à travailler dur pour remonter jusqu'aux gros poissons. Gus serait celui-là. Tommy lui fournirait la monnaie d'échange pour faire parler ses fumeurs de joints : la promesse de peines réduites, s'ils se montraient coopératifs. Le procédé faisait grincer des dents la plupart des collègues de Gus, et lui-même n'était pas totalement à l'aise avec l'idée de laisser repartir des criminels avérés avec une simple tape sur les doigts.

Mais le système fonctionnait, les junkies n'étaient que trop heureux de vider leur sac et de les aider dans leur entreprise. En quelques mois, ils avaient déjà répertorié une vingtaine de dealers qui, une fois sous surveillance, les avaient menés à leurs

fournisseurs. Gus soupçonnait l'existence d'au moins un ou deux niveaux supplémentaires dans ces organisations, et avait donc préféré temporiser encore les arrestations. Mais il allait très bientôt, épaulé par Tommy, pouvoir aller trouver son capitaine, et le Chef, pour leur soumettre l'idée d'un énorme coup de filet qui leur permettrait de démanteler des réseaux entiers de trafic de drogue : dealers, intermédiaires, fournisseurs, importateurs, chimistes, passeurs, blanchisseurs, comptables, etc. La liste des personnes impliquées dans ces activités était longue, et chacun recevrait la punition correspondant à ses crimes. Et il saurait alors que ses compromis en avaient valu la peine.

Son regard croisa celui de Mel, figé derrière le verre du cadre posé sur son bureau. Que penserait-elle à l'heure actuelle de son petit frère ? Il n'avait jamais eu l'intelligence de sa sœur, bien qu'elle lui répétait sans cesse qu'il était plus rusé qu'un renard affamé. Mais la ruse était-elle suffisante pour juger du bien-fondé de sa conduite actuelle ? Mel avait toujours du recul, et un esprit d'analyse qui lui permettait de décortiquer les situations les plus complexes, pour en comprendre les mécanismes, identifier les problèmes et trouver les solutions qui s'imposaient, un rouage à la fois. Lui dirait-elle qu'il avait raison, qu'il fallait soigner la maladie et non les symptômes ? Ou au contraire, désapprouverait-elle son laxisme envers les drogués à qui il permettait de s'en tirer à bon compte ? Il aurait aimé pouvoir lui poser la question. S'il avait su où la trouver. Mais ça faisait un an maintenant qu'il ne l'avait pas vue. Elle s'était enrôlée dans une mission à l'étranger —prétendument pour le compte de l'armée mais qui puait la CIA à plein nez. Elle devait être absente quelques semaines. Au bout de trois mois, il avait commencé à tenter de retrouver sa trace. La faculté de médecine l'avait renvoyé vers l'hôpital, qui l'avait renvoyé vers l'armée, qui avait déclaré ne pas pouvoir fournir ce genre d'informations à un civil, fut-il flic. Il avait insisté, bien sûr, contacté quelques anciens collègues de son père. Un mois plus tard, on lui apprenait —officieusement— que sa sœur allait très bien, mais qu'elle s'était engagée dans un projet de recherches top secret, sans autorisation de contact avec l'extérieur. Il ne devait donc

pas s'inquiéter, elle finirait par refaire surface. Mais encore six mois plus tard, il avait réessayé de prendre contact avec elle. Sauf que cette fois, les amis de son père — ceux qui n'avaient pas été mutés en toute hâte de l'autre côté du pays, voire du globe — ne prirent même pas la peine de répondre à ses appels. Et tous ses efforts pour obtenir des infos par des voies moins avouables ne purent lui confirmer qu'une chose : quelqu'un se donnait énormément de mal pour étouffer toute cette affaire. On lui avait même fait comprendre qu'il valait mieux qu'il considère sa sœur, la seule famille qui lui restait sur cette terre, comme morte, et qu'il passe à autre chose. Que ça valait mieux pour lui, pour sa carrière, et peut-être même pour sa vie. Alors il avait abandonné.

Du moins, il avait tout fait pour qu'on le croie. Il lui avait fallu plusieurs jours pour arriver à accepter la stratégie que lui dictait sa cervelle de flic, et les murs de son petit appartement avaient hérité d'un certain nombre de coups de poings dans le processus. Mais il n'avait guère le choix. Comme pour démonter les réseaux de trafic de drogue, il allait devoir apprendre à ronger son frein, laisser l'ennemi croire qu'il s'en tirait à bon compte, puis fondre sur lui avec toute sa force et sa rage, au moment où il s'y attendait le moins. Il avait donc abandonné toutes ses démarches, libéré le studio de Mel dont il avait continué à payer le loyer jusque-là, et même — bien que ça lui ait fendu le cœur — fait poser une plaque au Brewer Cemetery, un peu au sud de Myrtle Point, Oregon. C'était ce qu'il avait pu trouver de plus proche du ranch de feu Tante Abigail. Un coin résolument paumé, mais il ne doutait pas que les yeux qui le surveillaient ne manqueraient pas sa petite mise en scène. Car au fond de lui, rien n'avait changé. Vivante ou non, il allait la retrouver. Il resterait aux aguets, il gravirait les échelons de la hiérarchie, étendrait son réseau et trouverait de nouvelles portes auxquelles frapper... ou auxquelles écouter. Ce serait long, sans doute, mais un jour ou l'autre, il foulerait le chemin pour parvenir à la vérité.

Il s'ébroua et revint au présent ; reprit le dossier qui était ouvert sur son bureau et le lut intégralement encore une fois. C'était un de ses dossiers personnels, une des enquêtes officieuses qu'il menait sous le radar avec Tommy. Un réseau spécialisé dans les colitas mexicaines —les têtes de marijuana qu'appréciaient particulièrement les connaisseurs— et le LSD de qualité supérieure. L'organisation était dirigée, d'après les informations qu'il avait déjà pu réunir, par un certain Jake. Ses interrogatoires et ses surveillances lui donnaient à croire que les buvards d'acide étaient fabriqués quelque part dans la région, peut-être même dans la ville. Et il avait bon espoir de savoir où le soir même. C'était apparemment jour de marché pour l'intermédiaire qui alimentait les dealers, et il allait conduire Gus tout droit au chimiste. Le LSD était légal, malheureusement, mais il y avait de fortes chances pour que ce type touche à d'autres produits, ou qu'il ait obtenu son matériel illégalement. Et si Gus pouvait le faire craquer, quitte à tenter un gros coup de bluff —le menacer d'une inculpation pour association de malfaiteurs, par exemple—, il aurait alors accès à des infos sur le plus haut niveau de l'organisation. Et tous ses efforts seraient enfin récompensés, ses compromis pardonnés.

Chapitre 5
15 juillet 1959, 3h13 pm
Ocean Beach, Californie

Allongé en maillot de bain sur le sable grossier qu'il sentait coller à sa peau mouillée, River laissait son regard se faire bercer par le déferlement perpétuel et hypnotique des vagues du Pacifique. Il sentait la fraîcheur de la bière dans sa main se dilapider petit à petit, le vent frais mordre sa peau légèrement irritée par le sel. Le temps était exceptionnel pour la saison. Frais, bien sûr, avec un vent du large qui poussait de grosses vagues méchantes vers la côte, mais pour une fois, le brouillard s'était levé, motivant le jeune homme à changer ses projets pour la journée et à empoigner sa planche de surf pour s'offrir du bon temps. Il n'avait de toute façon rien de prévu que d'aller se présenter dans quelques cafés qui recherchaient un serveur. Et s'il devait demain se trouver coincé dans un nouveau job pour un connard de patron, autant jouir une dernière fois de sa liberté.

Troquer son insouciance contre de faibles revenus lui était devenu familier, depuis le temps, même ça lui causait toujours autant de peine. Il y avait bien longtemps qu'il avait lâché prise des ambitions conventionnelles, troqué un avenir hypothétique pour un présent plus intense. Sa dernière année de

lycée avait également été sa dernière année à prétendre vouloir suivre le troupeau. En voyant les brebis affolées autour de lui s'agiter frénétiquement pour trouver leur place dans telle ou telle université, il avait compris qu'il s'en foutait, s'en était toujours foutu, s'en foutrait toujours. Et que le monde se foutait bien de lui aussi, qu'il tournerait sans lui, et que la meilleure place que le système pourrait lui offrir serait celle d'un rouage grippé, minuscule, insignifiant, remplaçable. À quoi bon alors se battre, puisque le prix était si pathétique ? À la marge du système, par contre, sur une colline surplombant le troupeau, il pourrait sans doute trouver une place plus enviable, plus confortable et pour tout dire, plus reposante. Il avait alors laissé les choses suivre leur cours d'elles-mêmes, profitant de quelques derniers mois de calme avant l'inévitable tempête. Recalé aux examens finaux et refusant de sacrifier son été à travailler les rattrapages, il avait dû vaillamment essuyer la colère paternelle, avant, comme prévu, de se faire foutre à la porte. Il avait alors déménagé vers Berkeley, tout en gardant de bons contacts avec les agriculteurs du coin, dont il appréciait moins la compagnie que les plants de marijuana qu'ils cultivaient dans leurs champs les moins visibles. Il se chargeait d'écouler leur marchandise auprès des lycéens depuis trois ans, et il leur avait garanti une filière plus juteuse encore en direction des étudiants universitaires. Et il ne s'était pas trompé. Il avait pris un job dans un fast-food pour donner le change et pouvoir produire des fiches de paye au moment de louer un appartement, mais la plus grande part de ses revenus lui venait de la vente d'herbe sur le campus. Son emploi n'avait de toute façon pas duré, il avait vite compris que même ce minuscule degré d'engagement dans le système était insoutenable pour lui. Peu importait. Il changerait fréquemment de couverture, s'octroyant entre deux des périodes de congé bien méritées. Ses affaires fonctionnaient bien, de toute façon. Sa gueule de voyou, son aisance et son bagoût l'avaient rapidement fait adopter des étudiants —et surtout des étudiantes—, à tel point que certains, l'ayant toujours connu dans le paysage, le croyaient vraiment inscrit à l'Université. Il s'était rebaptisé "River", et cette touche avait

fini d'écrire sa légende. Tout était pour le mieux, jusqu'à ce que ses sources se tarissent. Un nouveau shériff dans le comté de ses fournisseurs, jeune et ambitieux, s'était montré moins coulant et moins sensible aux petits cadeaux que le précédent. Les champs de marijuana furent brûlés, les agriculteurs traînés au tribunal. Paniqué à l'idée qu'ils le donnent aux flics pour sortir plus rapidement, River avait bradé tout son stock pour se blanchir les mains. Il avait ensuite fait profil bas, supportant en serrant les dents un énième job de grouillot, transpirant à l'idée de voir débarquer les flics. Mais les semaines et les mois avaient passé, et personne n'était venu le chercher. Par contre, entretemps, de nouveaux businessmen s'étaient emparés du campus et River, sans marchandise et sans financement, avait perdu la poule aux œufs d'or. Il avait fini par accepter de se mettre au service d'un des distributeurs qui lui avait raflé le marché, mais ses revenus étaient ridicules en regard de ce qu'il avait pu amasser quand il agissait en solitaire. La roue du karma montait, la roue du karma descendait. Elle finirait bien par continuer son inéluctable rotation.

Aujourd'hui, les choses ne semblaient pas si sombres, couché sur la plage, le sel sur sa peau, le soleil s'écrasant en une vague infinie contre ses paupières closes. Il but une gorgée de bière, la garda un instant en bouche, se concentrant sur le pétilllement des bulles contre son palais, l'amertume à l'arrière de sa langue, puis déglutit en s'efforçant de sentir le liquide couler dans sa gorge et rafraîchir son tube digestif. Ce dont il avait vraiment envie, c'était de fumer un joint. Mais même dans ce coin isolé, il préférerait ne pas tenter le diable. Dernièrement, les flics semblaient se cacher sous le moindre brin d'herbe pour cueillir les amateurs de marijuana. Il pourrait retourner dans son van, tirer les rideaux et s'installer sur le matelas à l'arrière. Mais ça signifierait renoncer au délicieux soleil de la fin de l'après-midi, dont les rayons parvenaient presque à lui faire oublier la faible température ambiante. Foutus cochons de flics, tellement engoncés dans leurs principes rétrogrades, si jubilants dans leur fange, quel plaisir ils prenaient à étouffer la jeunesse...

Il en était encore à soupeser son envie d'un joint face au plaisir de rester allongé dans le vent et le soleil, quand il entendit pétarader un moteur qui s'approchait à grande vitesse. Il sourit. Il n'y avait qu'une personne au monde qui le connaissait assez bien pour savoir où le trouver. Et une personne au monde pour chevaucher la Triumph hors d'âge qui produisait un tel vacarme. Il ferma les yeux et attendit. La moto se tut. Quelques instants plus tard, il entendit des pas faire crisser le sable, faiblement d'abord, puis de plus en plus nettement. Les pas s'arrêtèrent à côté de lui. Un froissement d'étoffe et une perturbation dans la façon dont le vent arrivait sur lui lui indiquèrent que Damon s'était allongé à ses côtés.

– T'en as une fraîche pour moi ?

Souriant paresseusement, River allongea le bras vers sa glacière, en repoussa le couvercle et y saisit une bière. Damon l'accepta sans un mot, l'ouvrit et en but une longue gorgée. River savoura cet instant de complicité silencieuse. L'amitié qui le liait à Damon, si elle s'était construite sur de longues nuits blanches à parler, échanger, explorer de leurs mots les tréfonds de leurs âmes, savait aussi par moments leur offrir des silences partagés, confortables et profonds, souvent lourds de signification.

Ils s'étaient rencontrés sur le campus de Berkeley, à l'époque où River vendait encore de l'herbe pour son propre compte. Il évitait en général de trop discuter avec ses clients —qui avaient de toute façon une fâcheuse tendance à le prendre de haut—, mais Damon avait une aisance, une facilité à établir le contact avec des gens de tous horizons, qu'il était difficile de résister à nouer des liens avec lui. Il n'aurait jamais cru, pourtant, être capable de s'entendre avec lui, compte-tenu de ses origines, et si on lui avait dit qu'un jour, ils vivraient dans le même appartement minuscule, partageant leurs rêves et leurs ressources, il aurait éclaté de rire. Damon était tout ce que River n'était pas : fils de bonne famille, il avait grandi dans l'opulence, baigné d'amour et habitué à ce que tous ses désirs soient rapidement satisfaits. Et pourtant, à la grande surprise de ses parents, dès son entrée dans l'adolescence, il avait manifesté une insatisfaction dévorante. Dans les cris et les heurts, il avait poursuivi ses études

dans les meilleures écoles privées de la région, accumulant les frasques et les provocations, souvent sauvé de justesse de l'exclusion par les généreuses donations de son père. Une fois arrivé à l'Université, loin du regard de ses géniteurs, il avait décidé de se livrer à toutes les explorations qui bouillonnaient dans son esprit. À commencer par les drogues, ce qui l'avait rapidement amené au contact de River. Lui, le voyou de basse extraction, sans diplômes ni avenir envisageable, avait cédé comme les autres devant le charme inébranlable de Damon, devant son irrésistible certitude d'être aimé. Et dans leur couple désormais inséparable, à la surprise de River lui-même, c'était Damon qui était devenu le moteur de leurs explorations et de leurs exactions, celui qui voulait toujours les pousser plus loin. Dans une de leurs innombrables conversations nocturnes, affranchi de ses inhibitions par la bière et la marijuana, Damon avait confessé avoir en lui une noirceur, un cœur de ténébres qu'il lui fallait à tout prix explorer et apprivoiser, pour ne pas finir comme son père, qui vivait cette noirceur dans la honte, derrière des portes closes. Comment exactement, Damon ne le dit pas, et River ne le demanda jamais. Le respect des secrets, des limites et des non-dits était une part importante de leur amitié. Et ce respect participait en grande part de la parfaite harmonie de leur relation. Il était la source de ces fréquents silences entre eux, qui n'étaient jamais gênants, mais plutôt porteurs de sens, créateurs de lien, un ciment indispensable à leur dynamique.

Et dans ce silence, un déclic, un grattement. Le bruit d'un briquet qu'on ouvre, qu'on allume, puis d'une cigarette qui grésille en s'allumant. Un nuage de fumée chaude enveloppa River, une odeur douce, entêtante, presque sucrée. Il ouvrit les yeux.

– Merde, mec, tu sais à quel point je déteste la bouffe de la prison !

Damon pouffa de rire et lui tendit le joint. River jeta un regard suspicieux aux alentours et s'en saisit.

– T'inquiète, y'a pas âme qui vive à dix miles à la ronde. Et je suis trop excité, il me faut un truc pour redescendre.

River se dressa sur un coude et lui rendit le joint en retenant la fumée.

– Raconte.

– Cette fois, c'est la bonne, mec. Tu te souviens de Benny ?

River haussa un sourcil. La marijuana lui picotait l'arrière de la tête. Benny ? Damon le balaya d'un revers de main.

– Peu importe. Benny a parlé de nous à son mec. Il est d'accord pour nous initier.

– Sérieux ? De l'Acide ? C'est pas encore un coup fourré comme la dernière fois ?

Damon était si excité qu'il ne tiqua même pas, alors que la moindre allusion à cette mésaventure le mettait normalement hors de lui. Il n'avait pas apprécié qu'on le prenne en défaut, se faire rouler comme un collégien, il aimait encore moins qu'on le lui rappelle. Qui aimerait à sa place ? Se faire vendre de l'Acide au double du prix habituel était humiliant, réaliser par la suite qu'il ne s'agissait que de buvards imbibés de jus de citron était pire que la mort.

– Je te jure, ce mec, c'est pas n'importe qui. Un vrai magicien. Et il distribue son acide gratuitement.

– Sans déconner ?

– Apparemment, il est à la recherche de la formule ultime, c'est un visionnaire, il veut changer le monde avec son produit.

Damon lui redonna le joint et River s'allongea à nouveau sur le sable en inspirant profondément, calant la fumée bien au fond de ses poumons. Des mois qu'ils tentaient de mettre la main sur un peu de LSD... La clé des portes de la perception, l'échelle vers un niveau supérieur de pensée, de sensations... Il tenta d'imaginer l'homme qui allait les entraîner dans cette nouvelle dimension, un vieux sage ayant traversé toutes les épreuves de la vie, ou un gourou figé dans une éternelle jeunesse par la grâce des secrets que l'Univers lui avait révélé ? Et maintenant, à leur tour, ils allaient commencer ce nouveau voyage, sous sa férule, découvrant de nouvelles contrées de l'esprit, aidant l'humanité à s'affranchir de ses limites... Oui, il s'y voyait déjà...

Mais pas comme ça. Ce n'était pas ce qu'il avait imaginé.

Benny les avait déposés à la porte, avait sommairement expliqué qu'ils souhaitaient tester le LSD, puis s'était éclipsé en prétextant une course urgente. River se demandait à présent s'il ne s'agissait pas d'une simple excuse, et si leur entremetteur ne préférait tout simplement pas fuir la compagnie peu plaisante de celui qu'il avait désigné sous le simple nom de "Mo". Ce dernier n'avait pas paru s'en offusquer. Il s'était contenté de hocher la tête, puis avait tourné les talons pour retourner vers la pièce voisine, sans un mot de plus. River et Damon avaient échangé un regard, avant de se décider à le suivre. Ils étaient entrés dans un salon encombré, pour moitié reconverti en labo, et s'étaient heurtés à un mur solide d'odeurs de solvants, là où ils auraient espéré de doux relents d'encens et d'herbes magiques. Le reste de la pièce disparaissait presque sous les reliefs de plats à emporter et les bouteilles de bières vides. Mo, vêtu d'un jean et d'une chemise sale, était assis dans un fauteuil et les contemplait d'un œil froid. À peine s'étaient-ils assis en face de lui qu'il leur en avait fourré à chacun dans la main un sac plastique contenant une dizaine de gélules apparemment vides, sans le moindre cérémonial. Rien de sacré, rien de rituel, rien de spirituel, simplement de la chimie. Pas de gourou, un simple dealer. Une fois encore, ils se heurtaient à la réalité de plein fouet.

– Vous êtes expérimentés ?

River s'agita inconfortablement dans le fauteuil en skaï qui lui semblait coller à sa peau à travers ses vêtements. La sensation le mettait mal à l'aise, mais ce n'était rien à côté de l'agression que subissait son odorat. La maison sale, mal entretenue, aux fenêtres occultées, sentait la poussière, le moisi, le fast-food avarié et la fumée froide, et celui qui devait être leur mentor avait une tête à ne pas avoir besoin de se déguiser à Halloween. Damon et lui étaient arrivés excités comme des lycéens qui auraient mis la main sur un pack de bières, mais ils restaient maintenant interdits devant le chimiste Noir, brusque et distant, qui n'avait même pas pris la peine de leur demander leurs noms. Damon s'était ressaisi le premier.

– J'ai pris du peyotl... une fois.

– C'est proche. Mais à l'usage, ce LSD vous permettra de contrôler la transe. C'est ce que j'attends de vous.

– Ce que tu...

– Pas plus de trois trips par semaine. Utilisez-les pour explorer vos inconscients, tentez de reconditionner vos esprits pour abolir certains réflexes négatifs innés. Violence, colère, agressivité, dépression, comportements auto-destructeurs. À vous de les identifier, je ne vous connais pas.

River avait sorti une gélule du sachet et l'examinait consciencieusement.

– On dirait qu'elles sont vides...

– La concentration du produit fait qu'il se colle aux parois. Mais pas de souci, il est bien là.

River fit mine de la porter à ses lèvres.

– On l'avale, c'est tout ?

Le Noir réagit vivement.

– Pas maintenant ! Le trip commencera au moins une demi-heure après absorption. Et ça peut durer plusieurs heures. Installez-vous dans un endroit où vous ne serez pas dérangés.

Damon intervint, stupéfait.

– On ne fait pas ça ici ?

Le chimiste le regarda un instant.

– Si vous voulez quelqu'un pour vous guider dans le premier trip, demandez à Benny. J'ai beaucoup de boulot.

River avait baissé les yeux sur le sachet dans sa main. C'était tout ce qu'ils obtiendraient, apparemment.

– Quand vous aurez fini ça, revenez me voir. J'attends des retours détaillés sur vos expériences. Si vous faites ça bien, vous en aurez encore...

Damon prit une brusque inspiration, retint son souffle. Le Noir tourna la tête vers lui.

– Autre chose ?

River hésita un court instant. Il craignait de braquer le chimiste et de fermer définitivement la porte sur l'accès à son acide, mais il avait tout de même besoin de comprendre ce qu'il se passait ici.

– Vous... Vous faites ça pour quoi ? Je veux dire... Vous pourriez vous faire un tas de fric avec ce produit, et ce que vous nous demandez... Enfin, vous avez une idée derrière la tête, pas vrai ?

Le chimiste cessa de bouger. On aurait dit qu'il contractait tous les muscles de son corps. Il scruta Damon un long moment, les mâchoires serrées, comme s'il se livrait à un débat intérieur —non, plutôt une lutte au corps-à-corps avec sa propre conscience, à dire vrai. Puis il desserra les dents, fit craquer sa mâchoire, et assena :

– Rien que je veuille partager avec vous.

– T'en as le droit, il paraît... Mais on est dimanche, tu sais. Les avocats, ils sont tous sur les greens, à cette heure. Pas sûr qu'ils se précipitent pour venir aider un négro junkie qui a bousillé sa petite amie. Alors en attendant, on va t'installer un peu plus confortablement, hein ?

Chapitre 6
26 novembre 1959, 4h41 pm
Russian Hill
San Francisco, Californie

Carla lissa la veste de son tailleur pour la millième fois. Elle avait opté pour un ensemble sombre, avec une jupe longue. Elle savait que ça ne ferait pas une grosse différence, mais ce petit compromis à sa tenue habituelle lui épargnerait au moins de prévisibles réflexions sur ses vêtements. Arrivée en haut des quatre marches du porche de la maison de bois sombre, elle prit quelques respirations profondes et tourna la tête pour contempler l'eau de la Baie et y puiser force et sérénité. Puis elle frappa à la porte. Tandis qu'elle attendait, elle se concentra sur les battements de son cœur, qu'elle sentait en légère accélération. Sa mère lui ouvrit la porte. Mauvais signe. Si elle avait pris les devants au lieu de laisser la bonne s'en charger, ce n'était sans doute pas seulement par hâte de voir sa fille — elles déjeunaient ensemble au moins une fois par semaine. Dina l'embrassa chaleureusement en lui souhaitant un joyeux Thanksgiving, mais la pression excessive de sa main sur le bras de la jeune femme vint confirmer le mauvais pressentiment de Carla. Sa mère l'invita à entrer et la précéda jusqu'au salon en bavardant joyeusement. Elle avançait à petits pas, comme si elle était encore enserrée dans les saris de sa

jeunesse à Delhi, ceux que sa fille l'avait vu porter sur de vieilles photos. Il y avait bien longtemps que son mari lui avait imposé d'abandonner ces vêtements gracieux et colorés pour les atroces tailleurs anglais qui étaient selon lui plus appropriés à sa "position". Le charme exotique de la jeune indienne rencontrée pendant une mission humanitaire n'avait visiblement pas longtemps attendri le cœur du professeur DiScipio. Mais malgré le chignon serré et les vêtements ternes dans lesquels il la faisait entrer de force, elle gardait l'élégance et la beauté délicate des femmes de son peuple. Carla avait hérité d'elle sa peau mate, ses yeux en amande, et sa masse de cheveux noirs, ondulés et luisants, dont elle tirait une grande fierté, et qu'elle arborait le plus souvent détachés, comme aujourd'hui, courant librement jusque sous ses omoplates, pour rappeler à son père tout ce qu'elle ne lui devait pas.

Quand elles entrèrent dans le salon, il leur tournait le dos, faisant face à la fenêtre, un bourbon à la main. Carla ne put s'empêcher de se demander combien de verres avaient précédé celui-ci. Sans même se retourner, bloquant presque toute la lumière du jour de sa silhouette massive, il fit tonner la voix qui savait transformer le plus arrogant des internes en gelée tremblotante et faire à nouveau d'elle une fillette prise en faute.

– Te voilà enfin. Et je suppose que tu es venue seule, une fois encore.

– Oui, monsieur.

Carla n'avait jamais consacré beaucoup de temps aux affaires sentimentales, mais elle avait eu l'occasion de sortir avec plusieurs garçons. Elle avait fait l'erreur d'en amener un avec elle chez le Professeur, pour le barbecue du 4 juillet, ce qui lui avait valu une rupture homérique le 5. Elle ne risquait pas de recommencer.

– Tu as l'intention de finir vieille fille ? Tu ne seras bientôt plus bonne à trouver un mari décent, tu le sais, ça ?

Sa mère s'interposa, pressant un verre de vin blanc dans la main de Carla en lui offrant le secours d'un regard charitable et d'une diversion plus que bienvenue.

– Comment vont tes études, ma chérie ?

– Très bien. Nous progressons presque tous les jours. Nous avons reçu de nouveaux électroencéphalographes, qui sont d'une sensibilité remarquable.

Son père avait quitté la fenêtre et s'était installé dans son fauteuil. Il émit un pouffement de mépris tout en remplissant son verre depuis la carafe en cristal taillé posée sur le guéridon à ses côtés.

– Je ne vois toujours pas l'intérêt de dépenser des millions dans ces recherches. Tu pourrais déjà être en internat avec moi, en train de sauver des vies... si tu tiens absolument à travailler.

Carla oublia toute prudence à ces mots.

– Nous sauvons aussi des vies, papa. Chaque jour, nous faisons avancer la connaissance du fonctionnement du cerveau humain pour aider les médecins du monde entier à mieux le comprendre et le soigner.

Il balaya ses arguments d'un revers de main.

– Garde ton baratin pour le conseil d'administration. Je sais bien que ce n'est pas ça qui t'intéresse réellement.

– C'est vrai. Je me concentre sur les comportements asociaux, violents et criminels. Parce que si on comprend comment ils fonctionnent, on comprendra peut-être comment les inhiber. Est-ce que c'est un objectif si honteux ? Ce sont de vraies pathologies, et les malades qui en sont atteints tuent chaque jour beaucoup de gens.

– Cesse de te raconter des histoires, jeune fille. Ça t'aide à te sentir mieux ? Tu as l'impression d'être utile, d'améliorer la vie des gens ? Je guéris plus de personnes en une journée que tu ne le feras durant toute ta vie !

Furieuse, Carla ne put s'empêcher de lâcher la bombe qu'elle s'était promise de ne pas utiliser.

– Et tu en as sauvé beaucoup, ces derniers temps ?

Il vida son verre, fuyant son regard.

– Je me concentre sur l'enseignement. Je forme les chirurgiens de demain.

– L'Ordre t'a à nouveau suspendu ? Un nouveau fiasco au

bloc opératoire ?

Il se leva aussi vivement que le lui permettait son corps bouffi et engourdi par l'alcool.

– Des connards prétentieux ! Des gamins à peine sortis de la fac, et qui s'imaginent savoir comment les choses se passent dans le monde réel !

La mère de Carla intervint désespérément, les larmes aux yeux.

– Le... Le dîner est servi.

Tandis que son père titubait gauchement jusqu'à la salle à manger, Carla regarda tristement Rosa, la bonne mexicaine, ramasser le verre que son père avait fait tomber à terre dans sa colère. La moquette épaisse l'avait empêché de se briser. Encore une dispute qui ne changerait rien au statu quo, qui ne servait qu'à l'attrister, à l'enfoncer dans la rancœur et la culpabilité. Son père était persuadé de son bon droit, certain que l'Univers était de son côté. Comment supporterait-il qu'il en soit autrement ? S'il admettait que sa façon de "soigner" les pathologies mentales n'était pas la bonne, comment supporterait-il le souvenir de ce qu'il avait fait subir à ses patients, comment trouverait-il la paix en repensant aux regards morts des malades à qui son scalpel avait enlevé toute personnalité et toute volonté ? Et elle, malgré tout son travail sur elle-même pour être forte et indépendante, pour prouver au monde sa valeur et sortir de l'ombre du Professeur, ne pouvait toujours pas s'empêcher, encore et encore, de tenter de gagner sa reconnaissance. Et entre les deux combattants, sa mère encaissait les coups.

– Le dîner va refroidir, ma chérie.

Elle s'arma de courage. Elle allait tenter de faire bonne figure, pour Dina. Mentir encore un peu, exprimer sa reconnaissance pour sa famille, ses privilèges, sa bonne fortune, remercier pour ce repas un dieu auquel elle avait depuis longtemps cessé de croire, tenir une conversation légère et inoffensive avec sa mère, que son père ponctuait de grognements désapprobateurs entre deux gorgées de vin. Et puis l'épreuve s'achèverait, elle serait libre de quitter cette farce, ce faux-semblant, pour une longue séance

de yoga salvatrice et purificatrice, avant peut-être de retourner au labo. Là, au moins, la vérité, neutre et objective, régnait en maîtresse, et les mensonges se trahissaient d'eux-mêmes sur les courbes et les graphiques dans lesquels elle cherchait les secrets les mieux cachés de la nature humaine.

Elle inspira, expira. Et se jeta dans l'arène.

Chapitre 7
20 janvier 1960, 11h20 pm
San Mateo, Californie

Gus s'effondra sur le siège passager de la Ford banalisée, ferma les yeux et bascula la tête en arrière. Il expulsa tout l'air de ses poumons, puis tâtonna vers la poche de poitrine de sa chemisette hawaïenne, sous sa veste en daim élimée, pour y trouver son paquet de Lucky.

– Alors, il a mordu ?

Il s'autorisa encore une minute et quelques bouffées de cigarette avant de répondre. Il avait besoin de ça pour tomber le masque, quitter la peau de son personnage. Le temps également de laisser le flic reprendre le dessus, récolter les informations et analyser ce qui venait de se passer. Quand sa conviction fut faite, il se tourna vers Ray.

– Ouais, il a mordu. On est dans la place.

Ray poussa une exclamation de joie et donna du poing dans le volant. Il avait souvent ce genre de réactions exubérantes et puérides que Gus, dans sa mansuétude, mettait sur le compte de sa jeunesse. Il ne pouvait pas s'en plaindre, il avait lui-même demandé à ce qu'on lui fournisse du sang neuf pour travailler sur le terrain. Mais Ray ne pourrait jamais travailler en infiltration. Trop propre, trop carré, trop transparent. Il puait le flic

à cent mètres et était incapable de dissimuler ses émotions. Gus avait appris à se fondre dans la masse de cette nouvelle faune qui peuplait les rues de San Francisco. Il avait laissé pousser ses cheveux et ses rouflaquettes, arborait une moustache en guidon de vélo qui aurait fait hurler Mel de rire, portait des jeans à pattes d'éph' et des chemisettes extravagantes. Il veillait à être aussi bronzé que sa peau d'Irlandais le lui permettait, pour cautionner son alibi de surfeur. C'était John Saporito, de la police de Laguna Beach, qui lui avait fourni un profil type du genre d'individus qu'il traquait au quotidien. Il lui avait aussi fourni une once de marijuana hawaïenne — surnommée Maui Wowie — à utiliser comme cadeau pour graisser les rouages de l'organisation et vaincre les suspicions de ses membres les plus méfiants. Et cette herbe avait fait des merveilles. Elle lui avait valu les faveurs d'un crétin obèse du nom de Benny, qui était la porte d'entrée pour accéder au cercle supérieur, là où l'herbe laissait la place aux autres drogues, peyotl, psilocibine, DMT, cocaïne, bleus, rouges, héroïne, toute une panoplie à ingérer, fumer, injecter, un luxe d'options pour se foutre en l'air. Et ce soir, encore quelques grammes de Wowie avaient suffi pour détendre l'ambiance avec son nouveau contact.

– Bon, tu m'en dis plus ? T'as débusqué quoi, comme gibier ?

– On n'est sans doute pas encore tout en haut du réseau, mais on s'en approche. Ce type est le chimiste. Il produit du LSD, ça, c'est sûr.

Il produisit le sac contenant les gélules que le Noir lui avait fournies.

– Il bricole peut-être aussi des barbituriques. Il avait bien l'air du genre à en prendre au petit-déjeuner. Et qui sait ce qu'ils stockent dans cette baraque. En tous cas, mon petit cadeau l'a mis de très bonne humeur. Un junkie de plus.

– Et il sort d'où, ce chimiste ? T'as réussi à lui faire lâcher quelques infos ?

– Rien de précis. Un Noir entre 30 et 40 ans qui se fait appeler Moe, qui a grandi à SF ou pas loin, vu comme il connaît la ville. C'est un pro, un mec qui a appris la chimie à la fac, bossé

dans des gros labos. Pas un bricoleur, il connaît son affaire et il fait ça avec rigueur. Il a l'air de suivre une sorte de protocole d'expérimentation, il m'a donné des consignes pour tester sa dope, il veut un retour sur mon expérience. On dirait qu'il cherche à améliorer sa recette.

Ray fronça les sourcils.

– Je croyais qu'il distribuait ce qui se fait de mieux dans le domaine ?

– Ouais, c'est la rumeur qui court, en tous cas.

– Il leur en faut toujours plus, j'imagine.

Gus ne répondit pas. Il fumait en fixant la rue déserte à l'extérieur de la voiture.

– Tu penses à quoi ?

– Y'a un truc à propos de ce mec. Je sais pas, ça me chiffonne.

– Un truc qu'il a dit ?

– Nan, c'est autre chose. J'ai l'impression de l'avoir déjà croisé sur une autre affaire.

– Pas impossible. Si tu dis que c'est un junkie.

– Mmm...

– Autre chose ?

– Ce mec est trop malin. Je le vois pas se faire aligner pour avoir fumé un joint en public.

– Ça va être difficile d'en savoir plus si on a même pas son nom.

– Ouais. C'est pour ça que tu vas revenir ici à la première heure pour jeter un œil à son courrier.

– Tu crois qu'il le reçoit à son vrai nom ?!

– Faut bien commencer quelque part. Tu iras frapper à quelques portes, aussi, mais discrètement. C'est un quartier tranquille, familial. Je ne pense pas que ses voisins protégeraient volontairement un dealer. Ils auront peut-être quelques infos sur ses habitudes, sur ses visites...

– Super. En me dépêchant, je vais pouvoir dormir quatre heures.

– Pas de repos pour les braves.

– Je te dépose chez toi ?

– Mmm. Non, je vais repasser au commissariat. Mettre tout ça par écrit.

– C'est parti, alors.

Arrivé à son bureau, Gus s'effondra sur sa chaise, mit les pieds sur la table, la tête en arrière, le visage dans ses mains. Il resta ainsi plusieurs minutes avant de baisser les yeux et de commencer à rassembler ses idées. Machinalement, il regarda la photo de sa sœur. Il perdit le fil de ses pensées. Une intuition le submergeait. Sans tenter de l'analyser, la tenant enfermée dans ses mains comme un papillon qu'il ne devait ni écraser ni libérer, il laissa son instinct guider ses gestes, et ouvrit le tiroir où il gardait sous clé toutes les pièces de son enquête sur la disparition de Mel. Il passa en revue les maigres dossiers, sans savoir ce qu'il cherchait au juste. Il s'arrêta sur une chemise à peine plus épaisse que les autres. Si sa sœur avait disparu au cours d'une mission scientifique, elle n'était sans doute pas la seule à en avoir fait partie. Il avait donc tenté de recenser, dans toute la Californie — à défaut de pouvoir s'étendre à tout le pays — les scientifiques, chercheurs, enseignants, et même étudiants, qui avaient disparu la même année qu'elle. La liste était longue, et peu conclusive. Il consulta pour la millième fois les fiches du service des permis de conduire. Et il était là. Le regardant bien en face. Moe. Morrisson. Le chimiste. Disparu en janvier 1958. Six mois avant sa sœur. Docteur en chimie et en anthropologie, chercheur à l'Université de Berkeley.

Au fond de son esprit étrangement léger, une flamme nouvelle s'alluma.

Chapitre 8
7 mai 1960, 10h39 pm
Berkeley, Californie

Joan regardait fondre les glaçons dans son punch avec un étrange sentiment de tristesse. Sur le pick-up de Thelma, le twist de Chubby Checker passait avec le volume au maximum, et les danseurs rivalisaient d'audace et de souplesse pour se déhancher sur la voix sourde et puissante du chanteur. Joan aurait bien voulu les imiter, mais ses deux jobs de serveuse ne lui avaient pas vraiment laissé le temps de s'initier à cette nouvelle danse. Elle aurait bien voulu qu'un garçon la lui enseigne, mais les rares fois où elle avait pu venir à une fête de Thelma —seules soirées auxquelles elle était invitée—, elle avait semblé être invisible aux yeux de ses copains de promo. Son amie elle-même ne semblait plus tant se soucier d'elle. Elle virevoltait d'un groupe à l'autre, ne s'arrêtant qu'occasionnellement pour lui demander si elle s'amusaient, et s'assurer qu'elle ne buvait pas trop, alors que sa propre haleine empestait l'alcool. Joan soupira. Quand elles étaient encore au lycée, leur différence de milieu social lui semblait déjà problématique, mais elle s'était persuadée qu'une amitié comme la leur était en mesure de combler ce gouffre. Aujourd'hui, il lui fallait admettre que depuis que Thelma était à la fac, le gouffre était devenu un précipice. Elle-même n'était plus si sûre de vou-

loir encore tenter de jeter un pont au-dessus de cet abîme. Mais si elle cessait de voir Thelma... elle n'aurait plus rien, elle ne serait plus qu'une simple fugueuse vivant de maigres pourboires, sans espoir de voir un jour sa condition s'améliorer, et elle aurait fait tout ça pour rien. Elle devait continuer, aussi longtemps que Thelma maintiendrait l'illusion, dans l'espoir que quelque chose se produise qui l'arracherait à son quotidien et à la perspective de voir ce quotidien se répéter à l'identique, encore et encore, jusqu'à sa mort. Elle devait rester en contact avec Thelma et son milieu, ou elle deviendrait un robot sans âme, au milieu de milliers de robots sans âme.

En levant les yeux, Joan vit qu'une place venait de se libérer sur un des canapés. Elle quitta le rebord de fenêtre où elle était inconfortablement installée et contourna la foule des danseurs pour accéder au divan. Elle but une gorgée du punch maintenant tiède pour se donner quelque chose à faire. Elle eut une grimace — il contenait beaucoup trop de rhum, et les glaçons n'étaient plus là pour en atténuer le goût. En cherchant un endroit où le poser, elle croisa des yeux son voisin de canapé qui la regardait d'un air amusé. Il faisait lui aussi tache dans le décor, peut-être même encore plus qu'elle. Les amis de Thelma arboraient des chemises ou des polos propres et repassés, à la dernière mode. Lui, un peu plus âgé, était vêtu d'un simple jean et d'une chemise de travailleur bleu clair ouverte sur un T-shirt blanc. Ses vêtements donnaient l'impression d'avoir été intensément soumis à l'usure du sable et du vent. Tout comme le garçon qui les portait. Il était bronzé, d'une délicate couleur caramel qui s'accordait à merveille à ses cheveux châtain délavés, un peu trop longs, qui retombaient sur sa tête et son front en boucles paresseuses. Sa peau semblait satinée, comme un caillou poli par des heures passées à l'épreuve des éléments, mais sans la froideur minérale qu'on pourrait attendre d'une pierre, plutôt un galet réchauffé par le soleil estival. Sa main droite, aux doigts longs et délicats, jouait sans y penser avec les grosses perles de bois du collier qui reposait sur sa poitrine. Et de ses yeux bleu délavé, il regardait Joan au plus profond de son âme, mais avec une telle douceur,

une telle tendresse, qu'elle dut détourner la tête pour masquer son rougissement. Ses yeux revinrent se noyer dans son verre de punch, mais elle n'osa pas le porter à ses lèvres cette fois, de peur de s'étrangler avec.

Une main se posa sur son épaule. Le garçon lui parla d'une voix douce et hésitante.

– Faut pas avoir peur de moi. Je sais que je suis rouge, et ça fait peur à plein de gens. Mais c'est un bon rouge, tu vois ? C'est seulement parce que... je vais toujours de l'avant, tu vois ?

Elle le regarda avec des yeux ronds. Lui, il avait sûrement fini son verre de punch. Plusieurs verres de punch. Elle ne répondit pas.

– Qu'est-ce que tu fais au milieu de tous ces gens ? T'es pas de la même couleur...

Ses divagations l'effrayait un peu, même s'il ne paraissait pas agressif. Elle ne se souvenait que trop des ivresses de son père et des changements brutaux d'humeur qui les accompagnaient. Elle était sur le point de se lever et de s'éloigner avec un sourire poli quand elle vit Thelma en train de rire dans les bras d'un garçon qui lui embrassait le cou, et elle ressentit un pincement de jalousie. Après tout, pour une fois qu'il lui arrivait quelque chose d'amusant... Elle désigna la foule qui s'agitait en cadence devant eux.

– Et ils sont de quelle couleur, eux ? Gris ?

Il sourit en les regardant.

– Verts.

– Verts ?

– Comme des billets de cent.

Il lui fit un clin d'œil. Elle sourit.

– Et qu'est-ce qu'un rouge fait au milieu de tous ces verts ?

– Je suis venu avec mon pote violet.

Il pointa du doigt un certain garçon dont la tête était enfouie dans le cou de Thelma un instant plus tôt. Joan pensait l'avoir déjà vu à une autre soirée. Un dernière année, sans doute, beau aussi, à sa façon, mais sombre : les cheveux et les yeux noirs, insondables, une certaine raideur et une lenteur précise

dans ses mouvements et ses paroles, qui donnaient l'impression qu'il était sans cesse en train de jauger son environnement et son entourage. Alors que Joan le regardait, Thelma lui parlait, serrée contre lui, le rouge aux joues, tortillant nerveusement une mèche de ses cheveux entre deux doigts de sa main droite. Joan la soupçonna de bomber le torse pour mettre ses seins en évidence. Elle préféra s'épargner ce spectacle et se tourna vers son voisin.

– Et tu ne m'as pas dit de quelle couleur je suis, moi ?

Le jeune homme au teint de sable la regarda un instant.

– Tu n'es pas d'une couleur. De toutes les couleurs. Tu es comme... comme un arc-en-ciel.

Elle ne put s'empêcher de rire, pour la première fois depuis des mois, lui semblait-il. Si c'était une technique pour flirter, c'était à la fois ridicule, touchant et... ma foi, oui, un peu efficace. En tous cas, personne ne lui avait jamais parlé comme ça, et que ce soit sincère ou non, elle était décidée à en profiter. Elle lui tendit la main.

– Je m'appelle Joan.

– Joan. Je suis River.

Elle fronça un sourcil.

– Vraiment ?

Il haussa les épaules.

– C'est le nom que je me suis donné. Celui qui correspond à qui je suis.

– Tu es une rivière ?

– Tu peux t'asseoir au bord d'une rivière et la regarder couler, et ce sera beau et agréable, mais le soir venu, quand tu te relèveras, tu seras toujours au même endroit...

– Ou alors ?

– Ou alors tu te jettes à l'eau et tu te laisses emporter par le courant. Et tu n'as pas la moindre idée de l'endroit où tu vas échouer... mais tu sais que tu vas voyager.

Joan se mordilla le pouce.

– J'ai l'impression que le courant coule trop vite pour que j'arrive à surnager...

Ce fut au tour de River de rire.

– Oh, ça, c'est juste parce que j'ai pris un petit truc pour accélérer les choses.

Il tira de la poche de sa chemise un sachet contenant quelques gélules. La bouche de Joan devint soudain très sèche. Elle jeta un œil sur Thelma qui embrassait maintenant à pleine bouche l'ami de River. S'asseoir au bord de la rivière ou...

– Okay. Voyons où mène ce courant.

Chapitre 9
21 janvier 1961, 9h23 pm
North Beach
San Francisco, Californie

Cela faisait bien dix minutes que Gus dévisageait l'énergumène hirsute et bariolé qui lui renvoyait son regard hébété. Baisant les yeux, il finit par saisir son verre et le lever pour un toast ironique et amer. Le miroir lui renvoya la pareille. Normalement, il ne buvait jamais seul. C'était une règle qu'il s'était fixée après avoir vu tant de ses collègues, jeunes ou vieux, envoyer leurs vies et leurs carrières par le fond en cherchant un peu trop facilement le réconfort dans la bouteille. Et Gus était doué pour obéir aux règles, y compris celles qu'il édictait lui-même. Ou du moins, il l'avait été. Après ces dix minutes à observer son reflet, il n'était plus si sûr de savoir qui il était au juste. Il lampa son whiskey, fit signe au barman de remplir son verre. Il lui avait dit en s'asseyant au bar de le limiter à trois verres. S'il ne savait plus obéir aux règles, autant faire en sorte que d'autres le fassent à sa place. Sa moustache le démangeait. Il pourrait s'en débarrasser, ça ne suffirait pas à ruiner son camouflage, mais il préférait ressembler le moins possible à celui qu'était réellement Gus Arden. Ça l'aidait à ne pas simplement cracher à la figure de son reflet.

Il ne buvait jamais seul, mais ce soir, c'était une occasion

spéciale. Un anniversaire, qu'il ne pouvait célébrer avec personne. Un an, jour pour jour, qu'il avait identifié le chimiste qui se faisait appeler Mo comme étant le Dr Morrisson, un petit génie avec un lourd passé, et beaucoup de choses à lui apprendre sur la disparition de sa sœur. Un an qu'il s'était trouvé, seul dans son bureau, terrorisé, à la fois parce qu'il tenait enfin le début d'une piste, si fragile que le moindre maladresse de sa part risquait de la lui faire exploser dans les mains, et parce que ce que Morrisson pouvait lui apprendre risquait de ne pas être ce qu'il voulait entendre. Une voix dans sa tête lui hurlait de réfléchir, d'être un bon flic, de ne pas sauter aux conclusions. Mais ses tripes se faisaient entendre bien plus fort que sa cervelle, et il savait — il savait — que Morrisson était son homme, sa chance de trancher le nœud qui lui étranglait le cœur depuis des années. Comme un automate, il avait plié la fiche d'identité de Morrisson et l'avait glissée dans la poche revolver de son jean. Il était rentré chez lui et l'avait détruite. À partir de ce jour, il allait devoir être encore plus prudent. Plus prudent qu'il ne l'avait jamais été. S'approcher des dossiers de ce type risquait de faire sonner une alarme quelque part, et on pourrait le faire disparaître juste sous son nez. Il allait devoir agir en sous-marin, ne laisser personne voir où il se dirigeait, ne laisser aucune trace derrière lui. Ce soir-là aussi, il avait bu un verre, seul, avant d'aller se coucher, sans toutefois réussir à dormir.

Il avait ensuite procédé comme il se l'était promis, avec la plus grande discrétion. Ray, à son grand soulagement, n'avait pas réussi à définir la véritable identité de sa cible. Dans tous leurs rapports, il serait donc désigné comme « Moe », ce qui lui garantirait un certain anonymat. Gus avait ensuite laissé passer quelques semaines avant de rassembler la liste de tous les Noirs ayant reçu une formation de chimiste ou de pharmacien en Californie du Nord, entre 1950 et aujourd'hui. Il s'était forcé, pendant trois mois interminables, à épilucher tous ces dossiers un par un, jusqu'à ce qu'il arrive à celui de Morrisson. Et là, comme pour les autres, il avait conduit une vérification de routine. Parlé à sa mère, qui n'avait plus de nouvelles de lui depuis bien avant qu'il ne disparaisse de la circulation, mais qui lui trouvait toutes les

excuses du monde. Sa seule autre famille encore en vie était son frère cadet, Theodor, qui s'était avéré bien plus intéressant. Derrière la franche hostilité qu'il avait manifestée à l'encontre du flic blanc en face de lui, Gus avait perçu un malaise, une agitation, du genre de celles qui trahissent un mensonge. Plus Theodor Morrisson martelait qu'il n'avait pas vu son frère depuis 58, plus Gus était persuadé du contraire. Il avait fini par quasiment pousser le policier hors de son appartement, tant la vérité lui brûlait les lèvres. Au moment de refermer la porte, toutefois, il avait lâché une bombe.

– Ça rime à quoi, en plus, de déterrer ces vieilles histoires ? Vous avez pas fait votre boulot à l'époque, et maintenant, vous essayez de couvrir vos culs ?

Gus avait bloqué la porte qui se refermait d'une poigne puissante.

– À l'époque ? À l'époque de quoi ?

Theodor haussa les épaules.

– Quand vous l'avez arrêté. À propos de la mort de sa petite amie. Ça devait être en juillet. En 58, justement. Il m'a appelé au milieu de la nuit pour que je lui trouve un avocat.

– Et vous avez fait quoi ?

– Je me suis dit qu'une nuit en prison lui mettrait du plomb dans la cervelle. Et le lendemain matin, avant que j'ai pu faire quoi que ce soit, il m'a rappelé pour me dire que tout était arrangé, qu'il avait été disculpé. C'est la dernière fois que je lui ai parlé.

– Vous en savez plus sur cette fille ?

– La fille qui est morte ? Non. Mais tout ça doit être dans son dossier.

Sauf que ça n'y était pas. Aucune mention d'un interrogatoire ou d'une arrestation. Si on en croyait le casier de Morrisson, il n'avait même jamais mis les pieds dans un commissariat. Gus touchait au cœur du mystère. Mais l'étape suivante serait plus délicate. Il allait cette fois devoir enquêter à l'intérieur même de la Police, là où il risquait le plus d'éveiller les soupçons. Il laissa s'écouler encore quelques semaines, continuant à passer en revue

ses dossiers comme si Morrisson avait traversé les mailles de son filet, puis procéda au mouvement suivant.

Armé de son plus charmant sourire et d'un panier de muffins au citron, il rendit une visite de courtoisie à Ruth. Les trois quarts des flics de San Francisco suaient sang et eau à tenter de se faire bien voir du Chef, pensant que cela leur permettrait éventuellement de grimper les échelons en brûlant les étapes. Le quart restant savait que les faveurs du chef ne dureraient que tant que le Chef gardait sa place, et que celui qui voulait réellement accéder aux rouages du pouvoir devait s'intéresser à son inamovible secrétaire, Ruth. Et dans cette minorité, seule une poignée avait su se rendre agréable aux yeux de l'impitoyable cerbère. Gus avait le bonheur d'être de ceux-là, et il ne se passait pas un mois sans qu'il aille graisser les rouages du mécanisme en lui apportant quelques douceurs auxquelles elle ne savait pas résister. En échange de quoi, elle lui accordait tous les services dont il avait besoin : quand Ruth décrochait son téléphone, ses interlocuteurs se mettaient au garde-à-vous, exécutait ses consignes et s'empresaient ensuite d'oublier ce qu'on leur avait demandé. Gus n'avait jamais réussi à déterminer si la crainte sacrée qu'elle inspirait était due à sa fonction —on ne savait jamais avec certitude si les ordres émanaient d'elle ou du Chef—, ou au personnage elle-même. Énorme et braillarde, elle affichait en permanence un teint d'un rouge luisant qui, associé aux rides profondes qui encadraient sa bouche, lui donnait un air perpétuellement furieux. Mais quand Gus se présenta devant elle, il eut droit à un de ses rares sourires. Il déposa son offrande devant elle et elle lui ordonna de préparer du thé. Il s'exécuta de bonne grâce. Ils dégustèrent ensuite les muffins en bavardant. Le téléphone de Ruth sonna à deux reprises, mais elle ne parut même pas le remarquer. Gus se garda bien d'évoquer ce qui l'amenait. Quand Ruth eut avalé son troisième muffin, il se leva pour prendre congé.

– Et bien, Ruth, c'est toujours un plaisir, mais j'ai des criminels à mettre hors d'état de nuire.

– À la prochaine, fiston. Et si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas.

Gus se figea, et fit mine de réfléchir un instant.

– En fait... Puisque tu en parles, ça m'aiderait bien de savoir qui était de garde aux cellules la nuit du 19 au 20 janvier 58. Si je passe par la voie officielle, ça va me faire tout un foin...

– C'est tout ? Je vais t'avoir ça tout de suite.

Ruth n'avait pas fini sa phrase que le combiné de son téléphone était déjà plaqué contre sa joue tremblotante. Elle demanda la connexion à l'opératrice, aboya quelques ordres, patienta, puis raccrocha sans la moindre formule de politesse. À l'autre bout du fil, une secrétaire devait pousser un énorme soupir de soulagement, puis reprendre son travail sans toucher un mot de l'événement à quiconque.

– Bill Connors. La vieille génération, comme moi. À quelques années de la retraite.

– Oh, pas vous, Ruth. Vous êtes éternelle.

Et avec un dernier sourire enjôleur, Gus quitta le domaine de Ruth et s'éloigna dans le couloir tapissé de moquette épaisse et bordé de portes en bois foncé, derrière lesquelles les officiers supérieurs faisaient mine de tenir les rênes du pouvoir.

Connors ne fut pas difficile à cerner. Cantonné au travail de bureau depuis plus d'une décennie suite à une fracture du genou mal réparée, il était devenu une créature prisonnière de ses habitudes. Quelques jours d'observation discrète suffirent à Gus pour assimiler sa routine. Il se présenta à lui quelques minutes avant qu'il ne quitte son poste. Il l'aborda de la façon la plus avenante possible, feignant seulement au terme de longues circonvolutions de remarquer l'agacement de son interlocuteur.

– Oh, désolé, officier... Je vous retiens, peut-être ?

– Non, c'est que... J'ai fini mon service, et...

– Ah, bien sûr, je comprends, je voudrais pas vous retenir... Hé, pour me faire pardonner, je vous offre un verre ? On pourra continuer à parler de mon affaire en même temps.

Gus savait pertinemment que Connors ne rentrait jamais chez lui sans se jeter deux ou trois bourbons derrière la cravate. Et la perspective d'un verre gratuit était suffisante pour abattre toutes ses réticences. Surtout quand il vit que Gus ne regardait

pas à la dépense et commandait des scotch bien meilleurs que son poison habituel. Son humeur s'améliora aussitôt.

– Alors, fils, c'est quoi ton problème ?

Gus grimacha.

– C'est un peu embarrassant. On avait ramassé ce type il y a quelques années... On avait fini par le relâcher en échange de son témoignage, et voilà qu'il vient de nous claquer dans les pattes. Avant d'avoir témoigné, bien sûr.

– C'est triste.

– Je te le fais pas dire. Mais mon partenaire me soutient qu'il y avait quelqu'un d'autre avec lui en cellule quand on l'a coffré... On s'est dit qu'il lui avait peut-être raconté son histoire. Tu sais comment ça se passe, deux malfrats qui passent une nuit entière coincés dans trois mètres carrés, ça pousse aux confidences...

– Je vois pas pourquoi vous avez besoin de moi. Suffit de retrouver ce deuxième type.

Gus souffla et commanda deux nouveaux verres.

– C'est bien ça, le problème. Officiellement, y'avait personne d'autre en cage cette nuit-là.

– Ton partenaire a eu la berlue ?

– C'est pas son genre. Il enregistre tout ce qu'il voit, un putain d'appareil photo. Il m'a parlé d'un négro... Grand, maigre, qui était là pour une histoire de violence conjugale, apparemment...

Connors se figea, le verre au bord des lèvres.

– C'était quand, tu dis ?

– En 58... Attends...

Gus tira son carnet de la poche de sa veste et fit mine de consulter ses notes, observant du coin de l'œil le vieux flic qui semblait déjà connaître sa réponse.

– Voilà, janvier 58.

Connors but une généreuse lampée de liquide ambré.

– Tu mets les pieds sur un terrain dangereux, fils.

Gus joua les étonnés.

– Quoi ? Il était là, alors ?

– Ouais. Mais je peux t’assurer qu’il était seul dans sa cellule. T’es dans une impasse.

Le vieil homme serra les mâchoires, regardant droit devant lui. Gus se pencha vers lui, baissant d’un ton.

– T’es en train de me dire que le négro est sorti de là les pieds devant ?

Gus regarda autour de lui, faisant mine de s’assurer que leur conversation restait privée.

– Écoute, je sais ce que c’est. C’est long, un service de nuit. On veut s’amuser un peu pour tuer le temps, et les choses dérapent. C’est pas moi qui viendrait t’en faire le reproche. Un de plus, un de moins, qui remarquera la différence ?

Connors se pencha vers Gus et lui répondit sur le même ton de conspirateur.

– Non, fils. C’est pas comme ça. Crois-moi, celui-là, il est sorti de là bien vivant. Et en homme libre.

Gus continua à jouer la surprise. Fit remplir les verres.

– C’était une pointure, apparemment. Un cerveau. Au beau milieu de la nuit, ce type est venu lui proposer un marché. Un type du gouvernement. Et pas du FBI, si tu me suis...

– Un marché ?

– Ça résonne, la nuit, dans ces couloirs en béton... Il voulait son aide pour un projet scientifique. Et le mec a dit oui. Tu parles ! Ça ou le couloir de la mort...

Connors vida son verre et se leva.

– Tourne les talons et pars en courant, fils. Quant à moi, je t’ai jamais rien dit.

– Bien sûr. Je suis une tombe.

En sortant du bar obscur, Gus fut ébloui par le soleil de la fin de l’après-midi. Sa peau vibrait, sa respiration sonnait comme un vacarme. Évidemment, ce qu’il venait d’apprendre n’était pas à proprement parler une surprise. Mais si son intime conviction était faite depuis longtemps, l’entendre de la bouche de quelqu’un d’autre ne lui en avait pas moins fait un choc. Parce qu’il savait désormais avec certitude qu’il n’apprendrait jamais ce qui était arrivé à sa sœur par les voies officielles. Si la CIA était impliquée,

personne ne lui cracherait le morceau. Morrisson était le dernier lien qui le rattachait à la vérité. Il avait l'impression d'être devant une porte qu'il devait absolument ouvrir pour continuer son chemin, mais dont il était quasiment sûr qu'elle était piégée et lui exploserait à la face s'il faisait mine d'en toucher la poignée.

Il continua donc, pendant des mois, à jouer les junkies, à prétendre faire le cobaye pour le chimiste en quête de... de quoi ? La drogue parfaite ? Morrisson lui parlait de déconditionnement, de recâblage neuronal, de modification du comportement. Il gobait tout le baratin avec l'apparence de la conviction. Il devait le mettre en confiance, l'amener à parler, le plus longtemps possible, pour distiller au milieu de ce fatras la moindre information pertinente. Il finit par apprendre, bribe après bribe, tout ce qu'il put sur lui, et de lui. Il se servit de lui pour arrêter de nombreuses personnes, consommateurs, revendeurs, livreurs... Identifiés, filés, scrutés et inculpés pour des crimes qui ne risquaient pas d'éveiller l'attention des caïds du réseau : infractions au code de la route, possession de marijuana, ébriété sur la voie publique, trouble de l'ordre,... Tous brebis expiatoires qui lui permettaient de justifier que « Moe » reste en liberté, tandis que ses collègues et ses supérieurs le poussaient à mettre un terme au trafic de façon plus radicale, en retirant le producteur de l'équation. Il rétorquait qu'il était la porte d'entrée sur tout le réseau, qu'il leur était plus utile en liberté. Et que de toute façon, il n'avait pas grand-chose pour le faire tomber. Il avait toujours un peu d'herbe en sa possession, mais ça ne le mettrait pas à l'ombre très longtemps. La production et la distribution de LSD était légale et il le savait. La mise en place d'un labo sans agrément sanitaire ne conduirait au mieux qu'à une amende. Et ainsi, d'excuse valable en justification oiseuse, Gus le super-flic couvrait et protégeait un criminel qui ne le savait même pas. Il appréhendait et cuisinait les consommateurs du Noir pour qu'ils lui racontent leurs expériences avec les produits de Moe, pour entretenir sa couverture et pouvoir continuer à converser avec le chimiste. Il épluchait ses conversations téléphoniques et filtrait son courrier, surveillait ses rares allées et venues et inspectait toutes les courses qu'il se faisait livrer, jusqu'à ce qu'il fût cer-

tain qu'il ne communiquait pas d'une façon ou d'une autre avec la CIA. Sa plus grande crainte était en effet qu'il soit un agent ou un informateur de l'Agence. Celle-ci n'était pas sensée opérer sur le territoire des USA, mais elle avait notoirement tendance à oublier les règles quand ça l'arrangeait. Il était toutefois persuadé que la surveillance que la police de San Francisco avait mise en place autour de lui aurait suffi à déclencher l'alerte. Gus en avait donc déduit que Morrisson ne travaillait plus pour le gouvernement, que l'opération pour laquelle ils les avaient recrutés, lui, sa sœur et Dieu savait combien d'autres, était aujourd'hui terminée. Restait à savoir s'il avait encore des contacts avec Langley, qu'il pourrait utiliser pour se protéger — voire se faire disparaître — si jamais Gus le mettait en état d'arrestation. Il s'était évaporé de la surface de la Terre une fois par le passé, rien ne l'empêchait de recommencer. D'autant plus que ce type ne semblait avoir aucune attache, ni amis, ni famille qu'il fréquentât encore. Mais malgré ce luxe de précautions, Gus allait devoir à présent abattre son jeu plus précipitamment que prévu. Cela faisait plusieurs semaines que son opération ne lui avait plus permis la moindre arrestation. Visiblement conscientes que la police était sur leurs talons — ou simplement lassés de devoir sans cesse recruter de nouveaux subalternes—, les chefs du réseau avaient drastiquement renforcé la sécurité et changé leurs méthodes. Ce qu'ils ignoraient, c'est qu'ils condamnaient de ce fait leur pièce maîtresse, leur propre chimiste, en privant Gus de tout prétexte pour ne pas l'arrêter. Et ce soir, un an jour pour jour après l'avoir identifié, Gus allait tenter un ultime gambit pour tenter de sauver celui qui devait lui apporter tant de réponses... Il vida son troisième verre et quitta le bar en laissant un généreux pourboire. Il grimpa dans la Ford rouillée qui faisait partie de son camouflage et se mit en chemin. Il agissait sans ordres, et ses supérieurs n'approuveraient certainement pas ce qu'il s'appêtait à faire. Ce soir, il mettait en jeu à la fois son opération, sa carrière et la vérité qu'il avait tant cherchée ces dernières années. Le trajet jusqu'à la maison de San Matteo lui parut étrangement court. Il se gara dans la rue et se rendit chez Morrisson comme un automate. Après avoir vérifié

par la porte entrebâillée qu'il le connaissait et qu'il était seul, Mo ôta la chaîne de sécurité et le fit entrer. À force de se fréquenter, les deux hommes avaient fini par établir des relations cordiales, presque amicales. Mo se dirigea vers la cuisine pour se servir une bière et en proposa une à Gus.

– Ça ira, merci.

Il sentait encore le feu de ses trois whiskeys qui courait dans ses veines. Mo revint au salon et s'affala dans un fauteuil.

– T'es déjà à court ?

Gus opina. Mo se pencha sur le côté pour fouiller le tiroir du meuble où il stockait ses gélules.

– J'ai aussi quelque chose pour toi, Mo.

– De la Wowie ? Cette herbe, c'était vraiment...

Morrisson ne finit pas sa phrase. Il resta figé, un sac de gélules dans une main et une bière dans l'autre, fixant l'étoile à sept branches aux reflets cuivrés que Gus avait posé sur la table. Quand il finit par lever des yeux exorbités, ce fut pour constater que Gus le fixait avec une fermeté qu'il ne lui avait jamais vue, penché en avant en s'appuyant des coudes sur les cuisses, la main droite serrant un revolver dont la noirceur semblait aspirer toute la lumière de la pièce. Pendant un long moment, le monde se résuma à ces deux objets : un badge brillant et une arme sombre. Puis Gus rompit le charme.

– Et maintenant, parlons.

Chapitre 10
22 janvier 1961, 10h37 pm
San Matteo, Californie

Le flic regardait avec incrédulité les longs doigts noirs de son interlocuteur s'affairer fébrilement sur le lien qui fermait le sac plastique. Quand ils en furent venus à bout, ils plongèrent à la recherche d'une gélule blanche.

– Tu te fous de moi, là ?! Tu crois que c'est le moment ?

Mo releva la tête et le dévisagea avec le regard du cerf qui sort du sous-bois pour réaliser qu'il est face à un chasseur.

– C'est pas ce que tu crois, mec. J'en ai besoin.

– Et moi, j'ai besoin de réponses claires, pas des élucubrations d'une tête d'acide qui plane comme un cerf-volant.

– Je plane pas, mec. Je plane plus jamais.

Il brandit la gélule entre le pouce et l'index.

– Ça, c'est tout juste assez pour me garder la tête hors du sable.

– Je me fous de savoir à quel point t'es intoxiqué. Si tu gobes ce truc...

– Quoi ? Tu m'arrêtes ? C'est déjà fait. Tu me descends ?

Avec une lenteur délibérée, Mo posa la gélule sur sa langue et l'avalait avec une gorgée de bière. Le flic le regarda faire, serrant les mâchoires à s'en briser les dents. Le Noir lui décocha

un sourire lourd de sarcasme.

– J'en doute. Même si tu pensais pouvoir t'en tirer, tu tiens trop à entendre mon histoire.

– Mieux vaudrait continuer avant que tu te mettes à voir la vie en rose, alors.

Mo faillit tenter de lui expliquer encore une fois, mais se retint in extremis. Il comprendrait bien assez tôt.

– J'en étais où ?

– Tu venais de débarquer à Saigon.

– Ouais. Ils m'ont mis dans ce labo, avec une petite équipe de scientifiques : un chimiste, un neurologue, un psy, une poignée de laborantins... Le tout chapeauté par un pharmacologue qui assurait aussi en botanique. Ils voulaient qu'on développe des drogues pour créer des super-soldats.

– Ces autres chercheurs... C'était qui ?

– Mec, si je te donne leurs noms, et que tu déboules demain matin à leur porte avec des beignets et des questions gênantes, la Compagnie saura que je suis toujours en vie, et je donne pas cher de ma peau.

– Je te protégerai.

– D'eux ? Mon cul. Je crois que t'imagines vraiment pas l'étendue du merdier que cachait cette opération. Le chef du labo faisait des tests sur des soldats viets dans les sous-sols... J'ai jamais réussi à savoir quoi, au juste, mais crois-moi, aucun de ceux qui sont descendus ne sont jamais remontés.

Le flic sembla soudain réaliser qu'il tenait encore son flingue dans sa main crispée. Il le posa lentement à côté de lui sur le canapé. Mo nota que sa paume était moite de transpiration. Il n'était donc pas le seul à se sentir sur le gril.

– Ok. Laisse-moi reformuler, alors. Est-ce que le docteur Melanie Arden faisait partie de ces chercheurs ?

Mo ne l'avait pas vue arriver, celle-là... Le flic était peut-être meilleur que ce qu'il avait cru. Il soupesa sa réponse, et décida qu'il ne prenait sans doute pas de grand risque à lui confirmer ce qu'il semblait déjà savoir.

– Elle nous a rejoint au bout de quelques mois.

La respiration du flic était soudain devenue haletante. Son front était couvert de sueur et ses doigts s'enfonçaient dans le bord du canapé. Mo se demanda s'il allait faire un malaise.

– C'était... ta femme ?

Le flic le fixa avec des yeux ronds, comme ceux d'un enfant terrifié.

– Ma sœur.

Mo baissa le regard, secoua la tête.

– Merde, mec... Je crois pas que t'auras vraiment envie d'entendre la suite.

– Continue.

– Vraiment, mec...

Mo fut interrompu par le cliquetis léger du chien du revolver, que le flic venait de ramener en arrière.

– Continue, ou je t'explose le genou.

Il ne vit aucune raison de douter qu'il le ferait. Il s'exécuta donc.

– Les travaux n'avançaient pas comme ils le souhaitent. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour les freiner, et le responsable butait toujours sur le même problème, d'après ce que j'ai pu obtenir comme infos. Il était très doué pour mettre au point des modificateurs de conscience, mais ils annihilait toute capacité psychomotrice chez le sujet...

Mo leva les yeux sur son interlocuteur et croisa un regard vide. Il l'avait perdu.

– Bref. Le mec avait entendu parler d'un hallucinogène que produisaient des indigènes dans la jungle, quelque part aux alentours de la frontière birmane et il pensait que c'était la clé pour résoudre son problème. La CIA l'a donc aidé à monter une expédition et a enrôlé Mel pour compléter l'équipe. On est parti crapahuter dans cette saloperie de forêt vierge pendant des semaines. Le chef du projet, le responsable du labo, Mel, moi et trois porte-flingues pour assurer nos arrières. Sans compter les guides et l'interprète. Une vraie promenade de santé, je te raconte pas.

– Et vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

– On ne le savait même pas, ce qu'on cherchait. En tous cas, je crois pas que Mel le savait. Moi je l'ignorais, mais c'était normal, j'étais la brebis galeuse. Ils ne me confiaient jamais plus que le minimum d'infos nécessaire pour faire mon job. Mais ouais, un jour, on a bien vu qu'on était près du but.

Mo s'arrêta un instant, jugeant Arden d'un regard.

– En parlant avec les villageois qu'on croisait occasionnellement, dans les trous paumés où aboutissaient les pistes qu'on suivait, le boss avait fini par trouver la trace de cette substance qui l'intéressait tellement. On a dû marcher encore une bonne semaine, à grimper sur une saloperie de montagne. La tribu qu'on cherchait vivait de l'autre côté, coupée du monde. Même les autres indigènes, qui étaient pas des enfants de chœur, s'en approchaient pas. On a fini par arriver en haut de la montagne, et c'est là qu'on l'a vue : dressée au milieu de la vallée, aussi noire que mon cul, une montagne qui avait l'air d'être tombée du ciel. On aurait dit que c'était un rocher planté dans le sol. Des parois à pic, d'une roche aussi coupante qu'un rasoir, et pas une plante qui poussait dessus. Il y avait que quelques colonies de singes qui parvenaient à y grimper, et au pied de cette merde, le village de cette tribu de malheur. Ils étaient installés dans les ruines d'une sorte de temple... Mec, je sais que c'est pas l'archéologie qui t'intéresse, mais j'avais jamais vu un endroit aussi flippant. Toujours est-il que c'était notre destination. On s'est approché prudemment, on était peut-être bien les premiers occidentaux que ces types voyaient. Mais le responsable de la mission, cet enfoiré, il savait y faire avec les gens. Et il lui a pas fallu longtemps pour se les mettre dans la poche.

– Ils avaient la drogue qu'il cherchait ?

Mo opina sombrement.

– Ouais, ouais... Enfin... Je sais pas si lui-même s'attendait à quelque chose de si... si... Merde, mec, c'était plus qu'une drogue.

– Épargne-moi l'éloge de la dope.

– Nan, tu comprends pas. J'ai fait le tour de tout ce qui existe. Le bon et le mauvais. Ce truc-là, c'est autre chose. Y'a pas

de plaisir là-dedans. La tribu appelait ça « le Sang des Dieux ». Celui qui prend ça, pendant quelques heures, il peut voir le monde comme le voient les Dieux. Le monde... et lui-même.

– Et tu en as pris ?

Mo eut un rictus mauvais.

– On en a tous pris, mec. C'était un honneur que nous faisait la tribu. On a eu droit à toute la cérémonie... et au pire bad trip que j'ai jamais connu.

– Je croyais que tu te prenais pour un dieu en prenant ça ?

– Nan, mec, tu m'écoutes pas. En prenant ça, tu vois le monde comme si tu étais un dieu. Mais tu crois vraiment que nos cerveaux sont faits pour supporter ça ?

Le flic le regarda sans répondre. C'était inutile. Faire comprendre cette expérience à quelqu'un qui n'avait même jamais fumé un joint, c'était comme parler aviation à une murène : sans espoir et potentiellement dangereux.

– Toujours est-il que... c'était trop. Le chef de la mission flirtait déjà avec les frontières de la raison, et je crois que ce trip l'a définitivement fait basculer du mauvais côté.

– Qu'est-ce qu'il a fait ?

Mo soupira et jeta un œil par la fenêtre. Le jour pointait déjà au loin, éclairant de rose les rares nuages. La vue devait être magnifique sur le Pacifique. Il se leva lentement, sans gestes brusques, et s'étira. Le flic raffermi sa prise sur la crosse de son arme, sur ses gardes.

– T'as pas à flipper, mec. J'ai juste besoin d'un petit-déjeuner. Il y a un diner au bout de la rue qui doit être ouvert. On continuera à parler là-bas.

– Assieds-toi et finis ton histoire.

– Écoute, mec, tu m'as fait parler toute la nuit. J'ai besoin de café. Et pour la première fois depuis des années, j'ai faim. Tu peux me tirer dessus si ça t'amuse, ou venir avec moi te taper des pancakes.

Arden réfléchit, le jaugeant du regard. Il dut décider qu'il pourrait le maîtriser aisément à mains nues, parce qu'il rangea son arme et se leva. Et même si Mo tentait de faire un scandale,

de quel côté se rangerait la foule ? Avec le flic blanc ou avec le Noir à la mine cadavérique ?

Dehors, l'air frais réveilla peu à peu Morrisson. Il profita du répit que lui offrait le court trajet jusqu'au diner pour ordonner ses pensées et décider ce qu'il pouvait dire ou non au flic.

– C'est bon ? On peut reprendre ?

Mo contempla la généreuse assiette d'œufs brouillés et de bacon grillé qui accompagnait son pain perdu et son café. Quelque chose dans son ventre s'était enfin dénoué, et il attaqua son repas avec voracité.

– On est resté quelques semaines sur place, à étudier ce Sang des Dieux. C'était un truc de dingue, mais on trouvait aucun moyen de le rendre exploitable.

– C'est-à-dire ?

– On arrivait pas à apprivoiser ce putain de mustang, si tu veux. Quoi qu'on fasse, c'était toujours trop fort, trop violent. Rien qu'avec la faible dose qu'on avait pris pendant la cérémonie, on a plané pendant trois jours...

Le flic le regarda en sirotant son café, seule chose qu'il avait accepté de commander.

– Pourquoi tu as dit que votre patron, là, avait craqué ?

– Parce que c'est le cas. Au bout d'un moment, il a décidé de nous filer des doses massives de Sang à notre insu.

– Quoi ?!

– Comme je te le dis. Tous les membres de l'expédition, y compris les G-Men qui nous servaient d'escorte. Et les villageois, femmes et enfants inclus.

– Mais dans quel but ?

Mo leva les mains et haussa les sourcils.

– Si je savais, mec ! J'ai réussi à reprendre connaissance avant les autres... Ma consommation de LSD m'a appris à contrôler mes trips. Mais j'étais toujours à moitié dans un délire... Je me suis enfui, j'ai réussi à sortir de la vallée, j'ai eu la chance d'être récupéré par des indigènes d'un autre village pendant que je barbotais dans leur point d'eau.

– Pourquoi tu t'es enfui ?

Mo posa ses couverts. Les souvenirs qui lui revenaient avaient chassé son appétit à peine redécouvert.

– Parce que j’ai vu ce qu’il avait fait aux autres.

Le flic serra les mâchoires. Son regard se glaça. Les yeux plantés dans les siens, Mo le vit hésiter à poser la question suivante. Mais visiblement, son besoin d’entendre la vérité surpassait toutes ses appréhensions.

– Il leur avait fait quoi ?

Mo cligna rapidement des yeux, passa nerveusement sa langue sur ses lèvres. Il leva sa main droite et la posa bien à plat sur la table en formica turquoise. Sous la lumière crue des néons, la cicatrice rose et boursouflée qui marquait l’endroit où autrefois prenait racine son auriculaire révélait avec précision le détail de sa forme. L’emplacement où chacune des dents de Lecz s’était enfoncée dans sa chair.

– Ça, ce n’était que le début.

Chapitre 11
18 mars 1963, 11h20 am
Université de Berkeley, Californie

Son pouls était trop rapide, ses mains moites. Elle respirait trop superficiellement, accélérant son rythme cardiaque. Elle tenta de visualiser ses postures préférées de yoga pour se détendre. Ceci ne conduisit qu'à lui faire réaliser la façon désastreuse dont elle se tenait : tête baissée, mains dans le dos, la droite serrant son poignet gauche à s'en couper la circulation. Un rapide coup d'œil lui confirma ses craintes : la position tirait sur le tissu de son chemisier, dévoilant la forme de sa poitrine. Probablement pas la meilleure des choses face à cet auditoire. Elle sentait presque physiquement la brûlure de la vingtaine de regards masculins posés sur elle, comme autant de cigarettes écrasées sur sa peau. Elle ramena ses bras devant elle, trop vite, et ne sut qu'en faire. Elle saisit son poignet gauche de la main droite, puis croisa les bras. Rien à faire, elle se sentait toujours aussi exposée. Et merde ! Ce jour devait être un grand jour pour sa carrière, et elle était prisonnière de ce genre de considérations. Si au moins, il y avait ne serait-ce qu'une femme parmi les journalistes, elle se serait raccrochée à elle, sûre d'avoir au moins une alliée, une personne ici qui ne la déshabillait pas du regard. À défaut, elle se concentra sur la nuque

du doyen qui finissait son discours d'introduction, présentant le cadre général de ses recherches. Si elle ne se trompait pas, il allait bientôt la présenter et lui passer le relais. Elle révisa mentalement le contenu de ses fiches. L'exercice de la conférence de presse ne lui était pas inconnu, mais il la terrorisait toujours autant, et elle se serait bien passée de cette ordalie. C'était le doyen qui avait insisté. Dans cette période de tension montante, des projets comme le sien, sans application militaire immédiate, devaient communiquer sur le moindre avancement, aussi minime soit-il, pour justifier leur existence, avait-il dit. Mais en l'occurrence, elle craignait que ce progrès ne soit vraiment trop ténu pour convaincre la presse. Malgré les années passées à scruter et décortiquer les ondes cérébrales, à perfectionner et affiner les techniques d'examen neurologique, elle ne pouvait guère que pointer du doigt un ensemble de fréquences qui — hypothétiquement — pouvaient correspondre à des fonctions non-conventionnelles du cerveau. Elle n'osait pas utiliser le terme que le doyen voulait à tout prix l'entendre prononcer, parce qu'il savait que cela seul lui vaudrait l'intérêt des journalistes. Réussirait-elle à mettre de côté ses réticences et sa rigueur scientifique pour lâcher cette bombe dans les médias ? Affirmerait-elle, par pure forfanterie, qu'elle pensait avoir découvert une activité cérébrale de type parapsychique ? Que la science allait peut-être enfin élucider cet ultime mystère, ouvrir la dernière porte du potentiel humain ? Que la raison allait enfin se réconcilier avec la foi et apporter légitimité aux médiums, magiciens et faiseurs de miracles ? Il y avait un monde entre les maigres indices qu'elle avait récoltés, à peine un premier pas sur un chemin jamais encore exploré par la science, et ces déclarations présomptueuses et fracassantes qui lui vaudraient à coup sûr les unes des journaux et des magazines. Et elle devait bien avouer que cette gloire soudaine la tentait un peu. Il lui semblait avoir vécu sa vie entre les quatre murs d'un laboratoire, consciencieuse et méthodique, ne prenant jamais le risque de se tromper. Elle pensa soudain à l'homme qui lui avait donné l'envie d'étudier le comportement humain, et se demanda comment il agirait à sa place. Elle était à l'époque

en première année de fac et se destinait à l'école de médecine puis à la chirurgie, comme son père. Une ancienne de son lycée qui étudiait l'anthropologie l'avait entraînée presque de force à une conférence de celui qu'elle appelait, le souffle court et le rose aux joues « l'incroyable docteur Morrisson ». Carla avait soupçonné un intérêt autre que purement intellectuel de la part de son amie, et elle n'avait pas tort. Le Dr Morrisson était un bel homme, grand, athlétique, sûr de lui. Son intelligence rayonnait autour de lui comme une aura. Il était Noir, ce qui ne changeait pas grand-chose pour Carla dont les origines métisées lui avaient permis de se déshabituer de tout préjugé racial, mais semblait offrir au jeune homme un attrait supplémentaire pour les dizaines de jeunes filles de bonne famille — blanches — qui se pressaient aux premiers rangs de l'amphithéâtre. Carla les observait avec amusement, intriguée par ce qu'allait bien pouvoir leur exposer cet homme qui semblait plus tenir d'Elvis Presley que d'Albert Einstein.

Puis il commença à parler.

Et son univers bascula.

Bien sûr, elle n'avait quasiment rien compris aux aspects les plus techniques de son exposé. Il avait sans aucun doute perdu plus de la moitié de son auditoire quand il était entré dans les détails de la chimie qu'il comptait mettre en œuvre. Mais cet homme était habité par un rêve, un rêve glorieux, et malgré son énormité, il n'envisageait pas une seconde de ne pas tenter de le réaliser. L'absolue certitude avec laquelle il balayait tous les obstacles, la nonchalance avec laquelle il projetait de révolutionner tout ce qui était jusque là admis et connu avait fait à la jeune fille l'effet d'un seau d'eau glacée jeté au visage. Elle en était encore à se débattre dans ses propres contradictions, à essayer de s'affranchir des décisions que son père prenait pour elle, à lutter contre ses doutes sur sa vocation et son acharnement à ne pas vouloir se contenter d'une place de simple femme au foyer, et cet homme, âgé à peine de quelques années de plus qu'elle, venu de nulle part, se jetait à la face du monde sans sembler se soucier un instant de sa carrière, de son avenir ou d'aucune considération matérielle, prêt à se consumer sur le

bûcher de ses idées. Et quelles idées ! Lumineuses jusqu'à en être incandescentes, simples dans leurs intentions mais démesurées dans leurs ambitions. Changer la nature humaine ! Éradiquer la violence ! Apporter au monde ce vieux rêve, toujours convoité, jamais approché : la Paix ! À ce moment, elle avait su que ce rêve, ces idées, avaient été les siens depuis toujours, même si elle n'en avait jamais eu conscience. Elle avait su qu'elle allait elle aussi devoir faire table rase de toutes ses appréhensions, de toutes ses limitations, pour se consacrer corps et âme à la réalisation de cet idéal.

Et pour commencer, il fallait qu'elle parle à « l'incroyable docteur Morrisson ». Ce qui s'avéra plus facile qu'elle ne l'avait cru, mais plus décevant qu'elle n'aurait pu le prévoir. S'approcher de Morrisson était aisé, comme elle le découvrit le soir même, lorsqu'on était une jolie jeune femme. Mais le voir et lui parler en privé était une autre affaire, tant il semblait en permanence entouré d'une cour essentiellement composée de jeunes étudiantes ou de femmes de notables d'âge mûr qui semblaient s'intéresser moins à l'intellect du jeune docteur qu'à sa beauté plastique et à son aura de scientifique rebelle. Quelques artistes et intellectuels de la Bohème gravitaient également autour de lui, compagnons de route de longue date, rassemblés par le même rêve, mais elle crut comprendre qu'eux aussi voyaient d'un mauvais œil les nouvelles fréquentations de leur gourou. À force de patienter, Carla avait toutefois fini par réussir à se trouver seule face à lui, un petit matin dans son appartement, au terme d'une nuit de fête qui avait laissé les autres convives éparpillés au petit bonheur dans divers états de stupeur alcoolique ou narcotique. Morrisson était sorti nu de sa chambre, où il avait passé les dernières heures de la nuit avec l'élue du moment, et avait trouvé la jeune femme assise sur une chaise, raide comme la justice et tirée à quatre épingles, tentant de masquer l'impatience qui la rongeaient. Passée sa première surprise, Morrisson s'était drapé le bas-ventre dans une couverture qui traînait là et lui avait décroché son sourire le plus désarmant.

– Toi, quelque chose me dit que tu n'as pas passé une aussi bonne soirée que le reste de la troupe.

Elle n'avait pas pu s'empêcher de sourire timidement. Mais elle avait vite repris son sérieux. Elle ne pensait pas qu'elle aurait une deuxième chance de lui dire ce qu'elle avait sur le cœur. Et il y en avait : après s'être rapidement présentée et l'avoir complimenté sur sa conférence, elle avait déversé à un rythme de plus en plus soutenu un tombereau de questions sur ses théories, et demandé des informations plus précises sur les étapes futures de son projet. Mais sur beaucoup de points, il restait évasif, s'empêtrait dans ses propres travaux, balayait des pans entiers de sa contre-argumentation d'un revers de main. Les questions de la jeune femme virèrent rapidement à la critique. La déception qu'il lui inspirait la rendait amère, agressive, à tel point qu'elle ne se reconnaissait plus, mais elle ne parvenait pas à s'arrêter. Après un quart d'heure pendant lequel il ne tentait même plus de répondre, Morrisson finit par lever une main pour mettre un terme à son propre martyre et la regarda avec un air de chien battu.

– Très bien, Carla, tu as gagné. J'admets qu'il y a encore beaucoup de trous dans mes théories. Mais je sais que j'ai raison, je sais que cette voie est la bonne, et j'aurai besoin de gens comme toi pour faire triompher ma cause... si ça t'intéresse, bien entendu.

Carla s'était calmée d'un coup. Elle sentait qu'il reprenait l'ascendant sur elle et qu'elle réintégrerait bientôt sa place de jeune fille timide et réservée. Elle profita de son élan, des derniers degrés de son échauffement pour poser ses conditions. Elle désigna du doigt les corps qui commençaient à remuer autour d'eux.

– Tout ceci... C'est du gâchis. Ça ne fait pas avancer vos recherches et ça discrédite votre cause. Il faut que ça cesse.

Il lui sourit.

– Je serai sage. Ce sera un plaisir de travailler avec toi, Carla.

Et il se tint à sa parole... plus ou moins. Il était loin d'être rentré dans le rang, mais son comportement fut radicalement moins tapageur. Carla, de son côté, fit des pieds et des mains pour changer son cursus, causant le désespoir de ses ensei-

gnants qui se disputaient tous l'honneur de prendre la fille du professeur DiScipio sous leur aile, et la fureur de son père, qui ne lui adressa plus la parole pendant six mois. Elle s'orienta vers la recherche en neurologie, un domaine encore largement à explorer, qu'elle estimait indispensable à développer pour épauler le travail de Morrisson, et où, à sa propre surprise, elle s'épanouit. Plus elle progressait dans son étude du fonctionnement du cerveau, plus elle s'émerveillait de la complexité et de la subtilité de cette délicate cathédrale, dont l'immense majorité des rouages et des recoins était encore terra incognita. Et plus, également, elle était révoltée par les méthodes de son père et des barbares de son espèce, qui pensaient pouvoir résoudre les dysfonctionnements de l'esprit humain en taillant au scalpel dans une machine plus complexe que celles que cet esprit lui-même pouvait concevoir. Chaque jour, chaque heure, la confortait dans l'idée que c'était là, au milieu des synapses et des neurones, que se jouerait l'avenir de l'humanité. Et même si l'obsession de Morrisson à vouloir s'appuyer sur la chimie, les drogues et les substances psychoactives pour modifier le fonctionnement de la nature humaine la mettait parfois mal à l'aise, elle devait reconnaître qu'ils s'accordaient sur une conviction fondamentale : la foi absolue dans le pouvoir de l'esprit, dans sa capacité à contrôler le cerveau, à se changer lui-même et en somme, à prendre en main la destinée humaine. Elle avait perdu la considération des pontes de la Faculté, déclaré une guerre ouverte à son tyran de père, mais elle y avait gagné la confiance en soi et en son avenir, et un mentor dont les idées s'accordaient aux siennes. Son travail commençait à être reconnu par ses professeurs, même s'il n'y avait guère de gloire à espérer récolter en-dehors du petit cercle impliqué dans cette discipline obscure et balbutiante. Quand ces premières rumeurs positives étaient parvenues aux oreilles de son père, il avait accepté de recommencer à la voir, bien que ce fut essentiellement pour la rabaisser et critiquer son travail. Peu importait, l'amélioration marginale de leurs relations avait déjà été un grand soulage-

ment pour la mère de Carla. Pour la première fois de sa vie, cette dernière ne voyait que des choses positives se profiler à l'horizon...

Et Morrisson disparut.

Du jour au lendemain, on perdit toute trace de lui. Carla eut beau remuer ciel et terre, interroger ses connaissances, ses voisins et même la rare famille qu'elle put lui trouver —sa mère, du moins, puisque son frère refusa même de lui parler—, personne n'avait la moindre idée de l'endroit où il avait pu se rendre, le moindre indice sur les raisons qui auraient pu le pousser à tout abandonner derrière lui. Elle finit même par envisager le pire, mais ni la police, ni les hôpitaux ne purent jamais lui apporter de réponse. Le Dr Morrisson s'était tout simplement évaporé. Et Carla resta seule avec leurs rêves et leurs projets.

Ils n'avaient jamais fait grand bruit de leur alliance, et dans les faits, son absence ne changeait pas grand-chose. Mais ce fut un coup dur pour le moral de la jeune femme. Il lui sembla qu'elle était un arbre trop jeune à qui on avait arraché son tuteur. Elle fut tentée de rebrousser chemin, abandonnant tout ce qu'elle avait entrepris sous l'impulsion de l'Incroyable Docteur Morrisson. Mais elle ressentait avec trop d'acuité le regard des ténors de l'Université, elle souffrait de chaque remarque sarcastique de son père comme d'un coup de fouet, et l'idée de leur offrir le spectacle de son échec lui parut encore plus insupportable que celle de persévérer seule. Elle serra les dents, releva le menton et prétendit que tout ceci était le résultat de ses choix, de ses idées, que suivre cette voie lui était facile et naturel. Elle se le répéta tant et si bien qu'un jour, elle réalisa que c'était devenu le cas.

Et aujourd'hui, elle était là, face à cette meute de journalistes, et elle pensa qu'elle n'avait pas à rougir de qui elle était, ni de ce qu'elle avait accompli. Elle décida de leur dire ce que lui dictait son instinct, aussi présomptueux et irréaliste que ça puisse sembler, parce qu'il n'y avait pas de raison qu'elle se vende pour moins que ce qu'elle valait. Elle revit le jeune Noir qui était monté au pupitre de l'amphithéâtre ce jour-là

pour annoncer au monde qu'il entendait changer la nature de l'humanité, et se dit qu'il l'encouragerait sans doute à en faire autant à son tour. Un sourire fleurit sur ses lèvres.

Au moment où son esprit revint au présent, elle réalisa qu'elle n'aurait toutefois pas cette opportunité. Le doyen n'avait pas cessé de parler, ne lui avait pas passé la parole comme prévu. En fait, elle se rendit compte qu'il était subtilement en train de minimiser sa responsabilité pour ces découvertes, et d'en attribuer le mérite à ses collaborateurs masculins, à l'Institution, et, au final, à lui-même. Elle resta tétanisée quand cette révélation lui tomba dessus. Elle regarda le doyen, ses lèvres qui s'agitaient sans qu'elle put encore percevoir les paroles qui en émanaient, les joues flasques qui tremblotaient à chaque mouvement de ses mandibules, le léger voile de sueur qui ornait son front.

« Porc. », pensa-t-elle.

Elle balaya d'un regard l'auditoire, surprit des regards condescendants, des sourires concupiscent, des apartés amusés ponctués de rires égrillards. Son sourire naissant s'évanouit. Elle les inonda de sa haine brûlante.

« Tous des porcs. »

Chapitre 12
13 octobre 1966, 5h54 pm
Fairfield, Californie

Gus reposa le verre vide sur le bar et fit signe au barman de le remplir. À côté de lui, Scott fit une pause dans son geste, la bière au bord des lèvres, le regarda avec un petit sourire, puis vida le reste de son verre d'un trait et le tendit également pour réclamer une nouvelle dose.

– S'il y a bien une chose que l'armée t'aura apprise, c'est à boire.

Gus se figea et reposa son verre sur le comptoir. Il entendit le vrombissement d'un avion qui décollait de la base aérienne de Travis, passa au-dessus du rade sombre où Scott lui avait donné rendez-vous. Quand le bruit s'estompa, il reprit la parole.

– Tu as des projets ?

– Vivre libre. Obéir aux ordres, on peut pas dire que ça ait fait de moi quelqu'un de bien.

– Pourtant tu continues à traîner ici... L'Air Force te manque ?

– Je sais d'où je viens. L'armée, c'était une erreur. Mais elle m'a permis de voler et ça, c'était des moments de grâce.

– T'as gardé des contacts avec d'autres vétérans ?

Scott soupira et but une gorgée de bière.

– Tu veux en venir où, Gus ?

Gus grimaça et posa son regard sur les bouteilles alignées derrière le bar.

– Ils ont pas gardé ma place aux narcotiques, tu sais. Je suis parti deux ans dans ce merdier pour servir mon pays, et quand je rentre, c'est pour me retrouver à la criminelle, avec d'autres trous du cul à peine sortis de l'Académie qui récoltent les fruits de mon travail.

– Fais-moi pleurer. Tu veux que je te parle du mec qui a pris ma place dans mon lit pendant mon absence ? De mon fils qui l'appelle papa ?

Gus s'interrompt. Il fallait réorienter la conversation. Sortir de l'émotionnel.

– Je veux juste dire... Merde, Scott, j'entends des choses. Sur toi, sur tes potes du moment. Tu sais avec qui tu traînes, au juste, là ?

Scott eut un sourire mauvais sous la barbe hirsute qui mangeait à présent son visage aux joues creuses.

– Alors, c'est ça le problème ? Papa aime pas mes fréquentations ? T'as peur que je perde ma vertu ?

– Tu cherches quoi, explique-moi ?

L'ancien pilote versa dans la franche hilarité, se mit moqueusement au garde-à-vous.

– Rien du tout, Sergent. On est une bande de potes, on fait de la moto.

Gus grimaça.

– C'est pas tout.

– Okay. On est presque tous partis au Nam pour servir notre pays, comme tu dis si bien. « Conseillers militaires », mon cul. On nous a bien baratinés sur l'importance de notre mission, sur la défense du monde libre. Mais on était que des pions, et ils nous ont utilisés pour gagner d'autres pions. Y'avait aucune morale, aucune noblesse dans ce qu'on a fait, dans ce qu'on a appris aux Viets à faire à leur tour. On était des monstres, on a créé des monstres, on a semé les graines de l'Enfer. Et crois-moi, ça n'ira qu'en empirant.

– Ça justifie pas...

– Tu veux que je te dise comment je vois les choses ? C'est la fin de l'humanité. Pas du monde. De l'humanité, avec ses belles valeurs, sa morale, son âme, appelle ça comme tu veux. C'est le Diable qui va prendre les commandes. Alors maintenant, tu choisis : tu veux bosser pour le Diable, ou pour ceux qui bossent pour lui ? Moi, j'ai reçu assez d'ordres pour une vie entière, je reprends les commandes de mon destin.

Gus reprit son verre, le vida.

– Je pourrai peut-être pas te protéger, Scott.

– Ça y est, nous y voilà ! C'est là que tu vas me proposer de me prendre sous ton aile à condition que je te file des infos ?

– Merde, non, j'ai jamais dit ça. Mais faut bien qu'on s'entraide, entre vétérans.

– Mon cul. Putain, Gus, t'es bien comme eux. Tu sais toujours ce que tu veux, hein ? Tu crois que j'étais dupe de ton petit jeu, au Nam ? Tu crois que je t'ai pas vu les embobiner tous, te les mettre dans la poche, leur faire croire qu'ils voulaient ce que tu voulais ?

– Tu délirés, Scott.

– Allez, je m'en foutais, va. T'étais venu pour trouver quelque chose, je sais pas quoi, dans cette putain de jungle, et tu l'as eu. Tant mieux pour toi. Ne nie pas, on s'en fout, maintenant. Je risque plus de te dénoncer à la hiérarchie. Mais cette guerre, elle est finie pour nous. Et moi, tu vas pas me mettre à ta botte. Je serai plus un simple outil dans les mains d'un autre.

Scott vida son verre et le posa devant lui en se levant. Il fit un bref signe de tête au barman chauve et moustachu, aux bras couverts de tatouages.

– Ralph, la note, c'est pour monsieur.

Gus ne se retourna même pas pour le voir quitter le bar.

– Si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver, Scott. Je déconnais pas.

– Et ce jour-là, si c'est vraiment de la solidarité entre vétérans, t'auras rien à me demander en échange.

Gus écouta son pas s'éloigner, la porte du bar s'ouvrir et

se fermer. Il contempla son verre vide, se demandant s'il le ferait remplir ou pas. À l'extérieur, le moteur d'une Harley pétarada en démarrant, rugit et s'éloigna peu à peu. Gus se demanda dans quelle mesure Scott avait raison, à quel point il se servait des gens de son entourage pour atteindre ses fins. Bien sûr qu'il s'était engagé dans l'armée dans un but très précis. Si le Viet Nam n'avait pas été en guerre, il lui aurait suffi de prendre quelques semaines de congé pour se rendre sur place et mener son enquête. Mais la situation là-bas était trop confuse et dangereuse. Il aurait pu attendre la fin du conflit, mais nul ne savait combien de temps il pourrait durer, et malgré sa confiance dans l'excellence de l'armée américaine, il devait envisager la possibilité d'une victoire des communistes, qui conduirait sans nul doute à une fermeture hermétique des frontières, surtout pour quelqu'un avec son profil. Et pour être tout-à-fait honnête, il en avait marre d'être prudent. Morrisson lui avait fourni toutes les informations dont il disposait, et il y avait de fortes chances pour qu'elles lui permettent d'enfin élucider le sort de sa sœur. D'une façon ou d'une autre, il lui fallait agir. Il s'était donc porté volontaire pour prendre du service et partir sur place en tant que conseiller militaire. Il avait réussi à renouer le contact avec les rares amis de son père qui ne lui avaient pas encore claqué la porte au nez, et leur avait chanté le couplet patriotique pour s'assurer d'être envoyé sur place avec les coudées suffisamment franches pour parvenir à ses fins. Ses interlocuteurs avaient tous semblé tellement rassurés de le voir revenir à la raison et ne plus le harceler sur des dossiers top secrets, qu'il n'avait eu aucun mal à obtenir la promesse de leur assistance dans son projet. Mais il savait bien que ces appuis ne suffiraient probablement pas. Il n'était qu'un civil, et les hommes qu'on envoyait là-bas étaient tous des militaires aguerris, destinés à encadrer la nouvelle armée du Sud Viet Nam en espérant qu'elle devienne assez performante pour barrer la route aux hordes communistes venues du Nord. Il avait donc joué son va-tout, et utilisé ses pistons pour prendre contact, via les services de renseignement de l'armée, avec la division de la CIA qui supervisait les opérations en Asie. Il tenta le plus gros coup de bluff de sa vie

en leur vendant une histoire cousue de fil blanc mais qu'il avait peaufinée et répétée jusqu'à ce qu'elle lui semble crédible. Il prétendit qu'en tant que flic, il avait enquêté en infiltration sur l'organisation d'un réseau qui s'approvisionnait en opium et en héroïne directement auprès des cultivateurs de pavot du triangle d'or. Il avait atteint un échelon dans l'organisation qui lui aurait permis d'être en contact direct avec certains de ces fournisseurs. Il se proposait donc de jouer les intermédiaires pour la Compagnie.

– Et qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse de cette drogue ?

– Ils n'ont pas que la drogue. Ils ont des armes, et ils contrôlent un territoire immense.

C'était vrai. Les clans tenaient la jungle et les montagnes d'une main de fer. Vu de l'extérieur, ça semblait un inextricable fouillis, mais en réalité, les producteurs de pavot savaient tout ce qui se passait sur leur territoire, et une souris ne pouvait pas y éternuer sans qu'on lui braque un AK-47 sous le nez. Gus avait su vendre son baratin stratégique, avec un peu de bagout et une bonne dose de culot. Mais ce n'était pas sa carte maîtresse. Son argument massue, celui sur lequel il n'avait même pas eu besoin de broder ni d'insister, c'était bien évidemment le nerf de la guerre. La facture de l'intervention au Viet Nam commençait à devenir salée, et le secrétaire d'État au Trésor grinçait des dents, menaçant d'ores et déjà de fermer le robinet à subventions. Gus se doutait que la Compagnie serait prête à tout pour ne pas perdre encore du terrain face à l'URSS et à la Chine. La simple mention de la manne des narcotrafiquants et de sa capacité à se mettre en affaires avec eux avait allumé des lueurs de désir dans les yeux de ses interlocuteurs.

Et c'est ainsi qu'il avait pu partir sur le théâtre des opérations, officiellement pour le compte de l'US Air Force en tant qu'expert en reconnaissance chargé de repérer les sites de bombardement stratégiques, en réalité travaillant directement avec Langley pour tenter d'amadouer les réseaux de l'opium et les mettre du côté de l'Oncle Sam. Il avait craint que son bluff soit rapidement éventé par les réalités du terrain, mais en dépit des barrières de langue et de culture, il avait assez facilement accu-

mulé les succès. Les trafiquants craignaient presque autant que la Maison Blanche l'avancée du bolchevisme, qui conduisait bien souvent à l'ostracisme des pays conquis et à une radicalisation de la lutte contre leur business. Gus avait découvert avec surprise qu'il avait affaire, au fond, à des gens qui n'étaient guère différents de ceux qu'il pouvait croiser au pays, des hommes d'affaires farouchement attachés au capitalisme et à la libre entreprise. Il n'avait eu qu'à leur fournir l'opportunité pour qu'ils versent massivement des subsides au gouvernement de Saigon pour équiper et former son armée. Une bonne part de cet argent revenait ensuite au gouvernement américain comme paiement pour les services des conseillers militaires, et tout le monde y trouvait son compte. Sur ces millions en liquide que Gus transportait par hélicoptère depuis le fond de la jungle jusqu'aux avenues goudronnées de Saigon, il y en avait aussi un petit pourcentage qui s'évaporait mystérieusement, et que Gus avait baptisé "la part des anges". Ces sommes étaient déviées dans la caisse noire de l'Agence pour financer des opérations plus obscures encore, ou allaient directement dans la poche des G-men présents sur place pour payer les putes et l'alcool qui égayaient leurs soirées. Scott était rapidement devenu son pilote d'hélico attiré, et avec un interprète et un guide indigènes, ils avaient formé une petite équipe soudée et compétente qui avait rapidement gagné en indépendance. Le pactole coulait dans la bonne direction, Gus faisait aux barons de la drogue des promesses qui n'engageaient que lui, ses supérieurs ne voyaient pas de raison de le surveiller outre mesure. Et Gus avait eu les coudées franches pour enquêter sur l'histoire que lui avait contée Morrisson.

À Saigon, il avait retrouvé la caserne française dont la CIA avait fait un centre de recherches pour le projet MKUltra. Comme le chimiste le lui avait annoncé, elle était réduite en cendres. Il n'avait pas réussi à mettre la main sur le vieux gardien, par contre. Il était apparemment mort des années auparavant, peu après que Mo ait quitté le pays. Gus n'avait pas réussi à apprendre exactement les causes de son décès, sa veuve s'étant avérée peu loquace. Il avait discrètement tiré les vers du nez d'un G-man qui

était déjà en poste à Saigon au moment de l'incendie, et celui-ci lui avait affirmé que l'incendie avait causé la mort de tous les laborantins, du responsable scientifique du projet, et d'un agent de la CIA. Le feu avait brûlé fort et vite, attisé par les produits chimiques présents dans le labo. On n'avait pas retrouvé tous les corps, mais il n'y a que peu de doute sur le sort des personnes présentes à l'intérieur.

Gus avait eu plus de mal à identifier la tribu qui avait récupéré Mo après son évasion dans la jungle, mais en recoupant les infos lapidaires que ce dernier lui avait fournies, l'expérience de son guide et les rumeurs collectées auprès des cultivateurs de pavot, il avait fini par avoir une bonne idée de l'emplacement de leur village. C'était à peine un village, à dire vrai, un assemblage d'une demi-douzaine de familles qui vivotaient de chasse et de cueillette. Ils n'avaient aucune importance stratégique et aucun lien important avec les trafiquants qu'ils se contentaient de fournir en nourriture quand leurs réserves le leur permettaient. Mais personne dans l'équipe ne questionna les motivations de Gus à aller rendre visite à ces villageois sans importance, et il leur en fut reconnaissant. Ils savaient peut-être qu'il avait ses propres objectifs, ou soupçonnaient que Langley lui avait confié une nouvelle mission. Dans les deux cas, comme souvent dans le domaine qui était le leur, mieux valait ne pas poser les questions auxquelles ils n'obtiendraient pas de réponses. Ils s'étaient rendus chez eux chargés de cadeaux pour les amadouer, des armes, des bidons vides, des casseroles et du tabac, mais il s'était avéré qu'ils auraient pu s'en dispenser. Le clan était plus qu'hospitalier et se réjouit de pouvoir raconter encore une fois l'histoire de l'homme à la peau couleur de mélasse, qui faisait régulièrement leur bonheur au cours des veillées. Là encore, Mo ne lui avait visiblement pas menti, mais ce n'était pas encore le plat de résistance. Avec l'aide de cette tribu, Gus put localiser l'endroit où selon Morrison, sa sœur avait trouvé la mort. Les anciens le pressèrent de ne pas s'y rendre, l'inondant de mises en garde et d'avertissements superstitieux. Tout le clan suait de trouille à la simple évocation de ces illuminés qui prétendaient pouvoir voir le monde avec les

yeux des Dieux. On l'abreuva de légendes sur les exactions commises par ces fous durant leurs transes et sur le sort probable de tous ceux qui s'étaient aventurés trop avant dans leur vallée. Il les écouta en souriant, hochant la tête au fur et à mesure que Luan, son interprète, lui traduisait leurs élucubrations, mais n'en tint pas compte. Luan et Phong, le guide de leur équipe, semblaient plus sensibles à ces contes de bonne femme, mais ils étaient trop loyaux envers Gus pour remettre en cause sa décision.

Ils partirent un matin après avoir notifié par ondes courtes leur destination à Scott. Ne sachant pas s'ils trouveraient sur place une surface lui permettant de poser son appareil, ils avaient décidé de gagner le village à pied. Pour le retour, ils aviseraient une fois sur place. Il leur fallut quatre jours pour atteindre leur destination. Le terrain était en pente les deux premiers jours, de plus en plus raide. Ils étaient ensuite arrivés sur une sorte de crête précédant une chute à pic d'une dizaine de mètres. À défaut de cordes, ils longèrent cette falaise pendant quelques heures avant de trouver une zone d'éboulis qui leur permit de descendre plus facilement. Gus eut la nette impression que la crête s'incurvait de façon régulière, comme si la vallée en contrebas était en réalité une cuvette plus ou moins circulaire. La végétation qui couvrait les pentes de cette dernière était plus dense encore que pendant la montée, avec un sous-bois touffu qui freina leur avance. Gus se demanda comment Morrisson, seul, blessé et drogué, avait réussi à couvrir cette distance sans se perdre ou se briser le cou. Après une journée à avancer au ralenti, machette à la main, ils avaient trouvé des zones plus dégagées, où des arbres de très grande taille bloquaient en permanence la lumière du jour, interdisant au sous-bois de se développer, à part des mousses et des lichens d'aspect sinistre. Dès lors, leur progression fut nettement plus rapide, mais la pénombre permanente, qui s'intensifiait au fur et à mesure de leur descente vers le centre de la vallée, mettait leurs nerfs à rude épreuve. Pour rendre les choses plus éprouvantes encore, plus ils avançaient, moins leurs boussoles devenaient fiables, agitant leurs aiguilles de façon incontrôlable. Ils en furent réduits à avancer au jugé, marquant les arbres avec leurs couteaux pour s'assurer de

ne pas tourner en rond. Privés de ces outils et du repère du soleil, ils finirent néanmoins par buter sur la montagne noire qui occupait le cœur de la vallée. Les descriptions de Mo —pour imagées qu’elles furent— ne lui avaient pas rendu justice. Non seulement ses parois s’élevaient à pic jusqu’à une hauteur que Gus évalua à au moins trois cents mètres, mais sa surface était quasiment lisse, comme vitrifiée, à peine ponctuée à de grands intervalles par des brisures et des failles dont les arêtes semblaient assez tranchantes pour ouvrir la peau de celui qui tenterait d’y trouver une prise. Aucune végétation ne semblait pouvoir —ou vouloir— y pousser. À dire vrai, on aurait cru que la forêt craignait même de l’approcher, et se tenait en respect à plusieurs mètres d’elle. Elle était si luisante et d’un noir si profond que Gus parvenait à y distinguer son propre reflet déformé. C’était sans doute dû à la fatigue et à l’atmosphère oppressante dans laquelle ils baignaient, mais Gus avait eu l’impression que la roche irradiait par vagues des vibrations sourdes, comme le battement du cœur d’un gigantesque et monstrueux animal.

Ils durent encore longer la paroi pendant plusieurs heures avant de déboucher dans une zone où les arbres étaient un peu plus espacés, et où ils découvrirent les ruines du fameux temple dont lui avait parlé le chimiste. Envahi par la végétation, enserré dans les racines des arbres qui brisaient peu à peu ses fondations, il ne consistait plus qu’en quelques pans de murs très abîmés, des statues effondrées, et une ou deux arches très ornementées. La franche obscurité qui les avaient avalés pendant la fin de leur trajet indiquait que la nuit était tombée depuis un moment déjà, même si l’atmosphère de pénombre permanente dans la forêt avait masqué le crépuscule. Ils examinèrent les ruines à la lueur de leurs lampes. Les sculptures et les bas-reliefs représentaient essentiellement des hommes et des femmes se tordant apparemment de douleur, tourmentés par des monstres grimaçants et informes, bardés de crocs, de griffes, d’ailes et de tentacules. Un peu plus loin, des vestiges de maisons en torchis indiquaient ce qui avait dû être le village, dorénavant abandonné. Ils commencèrent à installer leur camp sans se dire un mot. Faute de

trouver à proximité du bois à peu près sec, ils mangèrent froid à la faible lueur de leur lampe-tempête. Gus crut discerner des excroissances et des formes étranges sur les arbres les plus proches, comme si les villageois y avaient sculpté des totems ou des statues. Il était trop épuisé pour les examiner de plus près, mais se promit de le faire dès le lendemain matin. Malgré sa fatigue, il dormit mal. Son sommeil fut troublé par des cauchemars sombres et mouvementés auxquels il ne parvenait même pas à échapper en se réveillant.

Il fut tiré de sa torpeur le lendemain matin par une succession de bruits sourds, comme des fruits trop mûrs tombant d'un arbre. Le temps qu'il émerge et se souvienne où il était, le bruit avait cessé. Il but une gorgée d'eau de sa gourde pour tenter de se rafraîchir et de retrouver ses esprits. Ils n'avaient pas trouvé le point d'eau du village sur leur route, il allait sans doute leur falloir se rationner. Il n'était de toute façon pas très enthousiaste à l'idée de boire de l'eau de cet endroit. Son regard se posa à nouveau sur les totems qu'il avait aperçu la veille dans l'obscurité. Un regard circulaire lui révéla qu'ils ornaient quasiment tous les arbres aux alentours, qu'ils avaient établi leur camp en plein milieu de leur assemblée. Il se leva et se dirigea vers le plus proche d'entre eux, laissant ses compagnons à leur sommeil. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques mètres, il commença à discerner ce que la sculpture représentait : un squelette humain, comme jaillissant de l'écorce de l'arbre et de la mousse qui le couvrait en grande partie. Et quand il fut à quelques pas seulement, il comprit que ce n'était pas une sculpture. Son sang se glaça dans ses veines. Le temps, la végétation, la chaleur et l'humidité ambiantes avaient fait leur œuvre de dégradation sur le corps, mais il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait bien de restes humains. Gus gratta un peu de mousse pour dégager la cage thoracique, et découvrit les cordes qui liaient le cadavre à l'arbre. Le squelette semblait très abîmé, en grande partie à cause des conditions de sa conservation, mais Gus crut toutefois constater des traces de morsures et d'instruments coupants sur certains os. L'individu semblait petit,

et la présence d'un collier de perles en bois sculpté autour de son cou lui laissa penser qu'il s'agissait sans doute d'un des indigènes qui habitaient le village avant qu'il tombe en ruines. Il se dirigea vers un autre arbre. Là encore, il trouva un véritable squelette, et il n'eut aucun doute que ce serait le cas pour tous les autres. Il lui manquait les deux bras, les os coupés trop nettement pour que ce soit l'œuvre des éléments ou d'un animal. En continuant son inspection de la nécropole, il remarqua d'autres traces de mutilation, membres manquants, brisés, cadavres garrotés, pendus tête en bas, poignardés, brûlés, écartelés, un inventaire des tortures et des cruautés inventées par l'être humain pour faire souffrir son prochain. Ses poings se serrèrent en constatant que certains des corps étaient ceux d'enfants. La population toute entière du village était là, figée dans ses ultimes souffrances. À l'écart, trois de ces immondes statues humaines faisaient face aux autres, côte à côte. L'une avait les doigts plantés dans les orbites, la seconde les mains enfoncées dans chacune de ses tempes visiblement défoncées par un objet contondant, tandis qu'on avait fait ingérer à la troisième ses mains jusqu'aux poignets. Il les observa un long moment, l'âme comme anesthésiée par l'horreur qu'il contemplait.

Il fut tiré de sa contemplation macabre par le même bruit que celui qui l'avait réveillé. Il tourna la tête dans la direction dont il lui semblait provenir et vit du coin de l'œil une forme sombre tomber le long de la falaise noire de la montagne, suivie du même impact sourd. Il tira son arme de poing de son étui et arma le chien. À l'autre bout du village s'élevait un petit promontoire derrière lequel il devinait une dépression, un ravin ou un fossé, qui le séparait de la paroi d'obsidienne. Il s'approcha prudemment, son arme braquée au bout de ses bras tendus. Quand il parvint en haut de la petite élévation, sur laquelle un escalier rudimentaire avait été ménagé, il risqua un coup d'œil prudent dans la fosse. Une demi-douzaine de singes gisaient là, morts. Ou, pour l'un d'entre eux dont la chute avait dû être amortie par les carcasses de ses congénères, agonisant. Gus leva les yeux pour voir d'où ils étaient tombés. À une dizaine de mètres du sol, dans les branches les plus proches de la montagne, il aperçut

une colonie de gibons à laquelle les spécimens qui gisaient à ses pieds semblaient appartenir. Alors qu'il les regardaient en se demandant ce qui les amenaient à s'attrouper en cet endroit précis, une silhouette sombre jaillit de la montagne et atterrit dans les arbres au milieu des primates. Un autre singe. Il devait y avoir une corniche à cet endroit de la paroi, invisible depuis le sol. Il imaginait que les singes y passaient la nuit, à l'abri des prédateurs. Et ceux qui manquaient le saut étaient probablement les individus trop vieux ou trop faibles. Une sélection naturelle impitoyable. Il regarda de plus près les carcasses. Les singes étaient noirs, à joues blanches, comme il en avait déjà vu des dizaines dans cette foutue jungle. Mais ceux qui gisaient sous ses yeux avaient le dos étrangement gris-vert, le poil à cet endroit comme collé, poisseux. Peut-être une maladie, qui les affaiblissait trop pour qu'ils parviennent à suivre le reste de la colonie. D'ailleurs... Ils n'étaient pas les premiers : il remarqua que le fond de la fosse était couvert d'ossements, probablement ceux des singes qui les avaient précédés dans la chute, depuis des temps immémoriaux. Gus contempla ce spectacle avec tristesse pendant quelques minutes, avant de remarquer la présence des pierres. Il n'y avait pas prêté attention parce qu'elles étaient couvertes de mousse, mais leur disposition trahissait une intervention humaine. Sept pierres de dimensions semblables, placées à intervalles réguliers le long du bord du promontoire. Saisi d'une intuition qui lui glaçait les entrailles, il entreprit de dégager la plus proche de lui. Puis les six autres. Quand il eut fini, il s'agenouilla et contempla les sept crânes humains qui le fixaient de leurs regards vides. Entre les dents de chacun, il trouva un objet. Pour les trois premiers, une carte d'identification fédérale, une balle de calibre .22 et un couteau de chasse qui correspondaient sans doute aux trois G-men qui avaient servi d'escorte à l'expédition. Un autre mordait une montre que plus tard, quand Gus la lui montra, Mo crut reconnaître pour l'avoir vue au poignet de Stanley. Les mâchoires du quatrième se serraient sur un badge hippy ayant appartenu à Mo lui-même, celles du suivant sur une chevalière qui aurait été à Leczinski. Il n'eut besoin de personne pour reconnaître la chaîne

et le crucifix en or qui pendaient des mandibules du dernier. Il les avaient vus assez souvent autour du cou de sa sœur. La mise en scène macabre lui rappela la manie qu'elle avait de serrer la petite croix entre ses lèvres lorsqu'elle réfléchissait. Il aurait dû ressentir quelque chose, du soulagement, de la tristesse, de la colère, mais il restait vide de toute émotion, comme si le choc ressenti tout au long de ses découvertes avait engourdi en lui tout sentiment humain. On cria derrière lui. Il se retourna lentement et vit son guide qui montrait quelque chose du doigt, dans la direction de Gus. Baissant les yeux, il constata que là où ses pas avaient délogé les lichens sur l'escalier rudimentaire du promontoire, on voyait désormais avec quoi ce dernier était construit. Il savait désormais où était le reste des squelettes dont il avait trouvé les crânes.

Ils avaient détaché les corps des arbres. Ils avaient entassé tous les os qu'ils purent trouver dans la fosse avec les singes. Ils les avaient sommairement couverts de terre. L'interprète avait récité une prière en vietnamien. Gus avait dit un Notre Père. Scott les avait hélitreuillé hors de la jungle, pestant contre son appareil dont les instruments s'affolaient bizarrement. À peine revenus à Saïgon, le guide et l'interprète s'évanouirent dans la nature sans même demander leur dernière solde.

Gus avait demandé à être rapatrié. La CIA accepta avec un empressement suspect. Il comprit en rencontrant les G-men chargés de le remplacer. Il sut au premier regard qu'eux ne se contenteraient pas d'une fraction raisonnable en guise de « part des anges ». Ils avaient probablement pour mission de passer à la vitesse supérieure et de mettre en place une filière de trafic de drogue qui s'avérerait bien plus rémunératrice que le petit business de Gus. Il se doutait que l'Agence devait y réfléchir depuis un moment, mais il s'était dit que tant qu'il tiendrait sa place, ce pas ne serait pas franchi. Mais maintenant, il partait. La voie était libre.

Il s'en foutait. Il rentrait au pays. Il ne ramenait avec lui pour souvenir de cet enfer qu'une petite boîte à cigares contenant les objets trouvés entre les dents des crânes.

Quand il fut de retour à San Francisco, une de ses pre-

mières démarches fut de retrouver la trace de Morrisson. Avec le départ de son protecteur, celui-ci avait dû déménager en toute hâte. Gus et lui avait toutefois convenu d'un moyen de reprendre contact, via un message laissé à un barman de connivence. Le chimiste fut la première personne à qui il rendit visite. Il lui raconta toute l'histoire, et là encore, il ne ressentit rien. Mo l'écouta sans dire un mot, une grimace d'horreur s'installant progressivement sur ses traits. À la fin du récit, il se tenait la tête à deux mains et la secouait doucement, de droite à gauche, comme pour nier la réalité de ce qu'il venait d'entendre. Finalement, Gus posa sur la table basse qui les séparait les objets de sa petite boîte en carton. Mo les identifia tous. La carte, la cartouche, le couteau, la montre, le badge, la chevalière. Il toucha le crucifix du bout des doigts, se tut. Gus le regarda d'un œil mort et rompit le silence.

– Te fatigue pas.

Mo montra le badge et la chevalière.

– Je suis en vie. Et on sait que Lecz est sorti de la jungle en vie, lui aussi. C'est peut-être une mise en scène pour elle aussi.

– Une mise en scène dans quel but ?

– Pour brouiller les pistes, au cas où des secours retrouveraient la trace de l'expédition. Après tout, il n'avait pas prévu que quelqu'un sache qu'il était revenu à Saïgon. Sans ce vieux gardien, on ne s'en douterait même pas. Il a consciencieusement effacé toutes les autres traces.

– Et elle serait revenue avec Lecz ? Pour quoi, mourir dans l'incendie du labo ? Si elle était encore en vie, si elle avait surmonté cette épreuve aussi, elle se serait manifestée.

– Il s'est donné beaucoup de mal pour faire croire que tout le monde était mort dans ce village. Il doit y avoir une raison. Mais on sait que c'est faux. Moi, j'en suis bien revenu vivant. Et lui aussi, même si ça a été pour mourir peu de temps après dans cet incendie.

– Franchement, tu en es bien sûr ?

– Sûr de quoi ?

– D'être revenu vivant.

Il partit sans un mot de plus. Ce soir-là, il prit la pire cuite

de sa vie. Le lendemain, le crâne fendu par la douleur, il se présenta au commissariat central pour recevoir sa nouvelle affectation.

Chapitre 13
31 décembre 1967, 11h53 pm
Bayshore Fastway
Environs de San Bruno, Californie

Lucy contemplait l'auto-radio avec une avidité teintée d'exaltation. Il déversait des flots de paroles et de musique, plus d'informations sur le monde extérieur en une minute qu'elle n'en avait jamais eu de sa vie, mais ce n'était pas cette avalanche de connaissances nouvelles qui la captivait tant pour le moment. Elle n'arrivait de toute façon pas à en saisir grand-chose : c'était trop, trop vite et elle n'avait aucun moyen de faire le tri. Il lui manquait sans doute également une foule de notions de base pour comprendre de quoi il retournait. Mais maintenant qu'elle était sortie, peu importait, elle aurait le temps de s'ouvrir au monde, de l'explorer, le comprendre, de rattraper son retard. Ce qui la fascinait surtout en cet instant, c'était ce simple petit bouton qu'il lui suffisait de tourner pour passer d'une station à l'autre. Elle pouvait choisir d'écouter ce qu'elle voulait. Elle pouvait choisir. À la maison, Père décidait de ce que ses enfants pouvaient voir, lire, entendre. Il décidait de ce qu'ils mangeaient, de ce qu'ils portaient, de ce à quoi ils travaillaient. Il décidait même de ce dont ils parlaient et de ce qu'ils pensaient. Et pour elle, la moins aimée de ses enfants, les choix

de Père étaient encore plus réduits. Il décidait si elle aurait le droit de manger, si elle passerait ses journées dans le noir ou dans la faible lumière de l'ampoule qui éclairait sa chambre. Sa prison. Elle n'avait le droit de voir personne, ni de lire, ni d'écouter de la musique, ni de parler. S'il l'avait pu, Père lui aurait sans doute interdit de penser. Cette soudaine liberté la grisait. Elle réalisa ce qu'elle venait de formuler et se reprit : elle ne pouvait plus penser à cet endroit comme étant « la maison ». Elle était partie, et Père ne lui permettrait jamais de revenir. Il y aurait peut-être un jour un nouvel endroit qu'elle pourrait considérer comme son foyer, si Oncle Tim réussissait à les sortir de leur situation actuelle. Mais pour l'heure, elle n'avait plus de maison. Elle jeta un œil à l'extérieur de la voiture : il était encore au téléphone, en train de parler à l'homme dont il pensait qu'il pouvait les aider. Il raccrocha le combiné de la cabine et revint péniblement à la voiture, en pressant sa main droite, celle à laquelle il manquait un doigt, sur son ventre. Il fit le tour du vieux pick-up et se laissa lourdement tomber sur le siège du conducteur. Il exhala un long soupir, la regarda et lui sourit faiblement.

– Ça va, ça va. On a plus beaucoup de route à faire. Je tiendrai le coup.

Lucy se mordit la lèvre inférieure.

– Tu es sûr qu'il peut nous aider, Oncle Tim ?

– Il a toujours su bien s'entourer... Il connaîtra sans doute un docteur pas trop curieux.

– Mais... Tu crois vraiment qu'il peut nous protéger de... lui ?

Oncle Tim posa à nouveau ses yeux sur la route. Son sourire avait disparu.

– En tous cas, c'est le seul homme que ton père ait jamais craint.

Il tourna la clé de contact et s'engagea prudemment dans le trafic presque inexistant. Il lui avait expliqué que ce soir était un soir de fête dans le monde extérieur, que les gens normaux célébraient la fin d'une année et le début d'une nouvelle. Elle avait hoché la tête comme si elle comprenait, mais l'idée lui

avait semblée étrange, et elle n'était pas bien sûre de saisir ce qu'était une année. À en croire certaines conversations qu'elle avait surprises entre des frères et des sœurs, il semblait s'agir d'une longue période de temps, mais Père interdisait l'usage de ce genre de termes. Il disait que chaque jour devait être célébré individuellement, et qu'il représentait une ère à lui seul. Il autorisait seulement quelques festivités pour marquer le passage des saisons, parce qu'il estimait que c'était à la Nature seule de mesurer le temps. Et tout ce que disait Père était la vérité. Tout ce qu'il disait avait été la vérité pendant si longtemps qu'elle ne savait pas si elle parviendrait un jour à se débarrasser de ce qu'il lui avait inculqué. Mais puisqu'elle devait à présent vivre dans ce nouveau monde, elle allait devoir en apprendre les codes et les règles. Elle regarda les maisons qui défilaient sur le côté de la route, la lumière qui filtrait par leurs fenêtres. Elle se demanda en quoi consistaient leurs célébrations. Ça n'avait sans doute rien à voir avec celles de la Ferme, et c'était tant mieux, car ces dernières l'avaient toujours mise mal à l'aise, voire franchement dégoûtée. Elle n'y était pas conviée, bien sûr, mais elle avait eu plusieurs occasions de les observer à la dérobée. Et même si elle ne connaissait pas d'autre façon de fêter un événement, elle sentait instinctivement que les choses auxquelles elle avait assisté n'étaient pas "normales".

Oncle Tim quitta peu de temps après la voie rapide qui longeait la baie pour s'enfoncer dans des quartiers résidentiels aux pelouses bien entretenues. Sa respiration se faisait plus saccadée, plus rauque à chaque instant. Il finit par se ranger le long du trottoir. Il laissa aller sa tête contre le siège, ferma les yeux.

– Juste... juste un instant... J'ai juste besoin...

Et il s'endormit.

Lucy attendit un long moment avant d'essayer de le réveiller. Elle l'appela doucement, puis plus fort, en lui secouant la main. Sa tête retomba, le menton sur la poitrine. Lucy serra les dents et toucha la joue de Tim. Elle se concentra, l'appela de toutes ses forces. Elle le sentit réagir. Il sursauta, redressa la tête, redémarra la voiture et reprit son chemin. Il ne parlait plus,

ses gestes étaient raides, mais il semblait savoir où il les dirigeait. Lucy ne le quittait plus des yeux, pas plus qu'elle n'osait rompre le contact entre ses doigts et sa joue. Les maisons défilaient sur le côté de la voiture, égrénant leurs numéros. Devant le numéro 1480, Tim tourna pour se garer derrière une voiture bleue au toit blanc qui semblait presque aussi vétuste que leur pick-up. Lucy enleva sa main du visage de Tim et tourna la tête pour examiner la maison devant laquelle ils venaient de se ranger. Sans pour autant franchement dépareiller dans le quartier, elle semblait moins bien entretenue. La peinture de la façade en bois s'écaillait par endroits et le jardin se résumait à une pelouse jaunissante envahie par les mauvaises herbes. Dès qu'elle détourna son attention, Oncle Tim s'affaissa à nouveau. Elle le regarda. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle tenta de réprimer un sanglot, mais sa gorge se serra et elle fut bientôt secouée de spasmes, s'effondra sur le corps sans vie de son seul ami et l'inonda de larmes. Les souvenirs des moments partagés avec lui l'assaillaient, la submergeait par vagues. Toute à son chagrin, elle ne vit pas la porte de la maison s'ouvrir et une silhouette déguingandée s'avancer prudemment dans sa direction. Elle n'en prit conscience que quand l'homme ouvrit la portière côté conducteur et lui braqua une lampe torche dans le visage. Surprise, elle recula en hurlant et en battant l'air des pieds et des mains. L'arrière de sa tête heurta brutalement la vitre de la portière côté passager, et la douleur brouilla un instant sa vision. Quand elle rouvrit les yeux, ce fut pour constater que le corps de Tim était en train de s'effondrer sur le sol. L'homme à la lampe-torche hurlait, leur ordonnait de ne pas bouger. Mais Tim n'était plus capable d'obéir, et il coula mollement de son siège, tombant aux pieds de l'homme qui avait reculé et cessé de crier, comprenant que Tim ne représentait plus aucun danger. Vivement, il se pencha sur lui, le retourna tant bien que mal pour voir son visage et l'examina pour trouver des signes de vie. En vain.

– Merde, Stanley... Tout ce chemin pour mourir à mes pieds ?

L'homme sembla se rappeler tout à coup la présence de Lucy. Il se redressa brusquement, lui braquant à nouveau le faisceau de sa torche dans les yeux. Cette fois, elle eut le temps de voir que son autre main serrait la crosse d'un revolver. Elle ne connaissait que peu de choses du monde extérieur, mais elle savait à quoi servait cet objet-là.

– Sors de la voiture. Lentement et les mains bien en vue. Au moindre doute, je tire.

Lucy posa lentement la main sur la poignée de sa portière, la gorge serrée.

– Non, pas de ce côté. Par ici.

Son sang se glaça dans ses veines. Étrangement, elle était maintenant terrifiée à l'idée de s'approcher de la dépouille de Tim, alors qu'elle l'enlaçait il y a quelques instants à peine. Elle approcha doucement, sans quitter des yeux la forme qui gisait sur les graviers de l'allée, glissant prudemment le long de la banquette jusqu'à ce que ses pieds touchent le sol. Elle se redressa alors et regarda timidement l'homme à travers la mèche de cheveux qui lui tombait sur le front. Il baissa sa torche et son arme en la voyant.

– Merde, mais t'es une gosse !

Lucy se renfrogna. Elle savait qu'à bien des égards, elle était encore une enfant, mais ce n'était pas ainsi qu'elle se voyait. Père avait fait ce qu'il fallait pour que qu'il ne reste rien d'innocent, d'enfantin, en elle. Elle faillit rétorquer ceci à l'homme, avant de penser que ce n'était sans doute pas le genre de choses qu'il était prudent de dire à un inconnu armé et visiblement nerveux.

– Vous êtes Morrisson ?

Il ignora sa question, agita son revolver dans la direction du corps de Tim.

– Il s'est passé quoi ? Qui est-ce qui...

Lucy baissa les yeux, cherchant ses mots.

– Ils... Ils se sont battus. Tim et Père. Tim voulait m'emmener... pour me protéger. Père n'a pas voulu.

– Tim ? Oh, tu parles de Stanley ?

Les frères et sœurs de la Ferme appelaient Tim « Stanley ». Mais il avait toujours insisté pour que Lucy l'appelle Tim. Elle l'avait interrogé à ce sujet et il lui avait expliqué que « Stanley » était son nom de famille. Lucy n'avait pas bien compris. Ils étaient tous de la même famille, non ?

– Tim... Stanley a été... blessé dans la bagarre. Mais on a pu s'enfuir. Il a dit qu'il allait m'emmener chez son ami Morrisson, qu'il me protégerait. Qu'il nous protégerait tous les deux.

Le grand Noir cessa de fixer le corps de Tim et tourna vers elle un regard perplexe, tout en rangeant son arme dans la ceinture de son pantalon.

– Je suis Morrisson. Mais je ne sais pas pourquoi il a cru que je pouvais t'aider.

Le cœur de Lucy se serra.

– Père viendra me chercher... Il va me punir d'être partie ! Et quand il saura que Tim est mort, il... Il...

Morrisson semblait mener une lutte intérieure, sans l'entendre.

– Ton père... C'est qui, ton père ?

Lucy ne sut pas quoi répondre. Père était Père. Il était leur chef, leur protecteur, celui qui les nourrissait et les instruisait. Mais rien de tout cela ne répondrait à la question de Morrisson.

– C'est mon père. Le chef de notre famille. Mais je crois que je suis la seule à être vraiment sa fille.

Morrisson croisa les bras. Elle ne l'avait visiblement pas convaincu.

– Il... Tim, enfin, Stanley l'appelait « Lecz ».

Morrisson se figea. Il la regarda un instant puis une vague de fureur le submergea, déformant ses traits en un masque hideux. Il se rua vers elle et l'empoigna par le bras.

– LECZ EST MORT !

Surprise, Lucy tenta de reculer en étouffant un sanglot. Morrisson la secouait brutalement, tout en continuant de hurler.

– IL EST MORT ! Il a brûlé dans l'enfer qu'il avait lui-même créé, avec toutes les traces de ses crimes !

– Non ! Il va venir me chercher... Il va...

Elle s'arrêta net. Elle avait senti une présence, terriblement familière. Tournant la tête, elle vit de l'autre côté de la route se garer un mini-van blanc qu'elle ne connaissait que trop bien.

– Il est là !

Et le monde bascula dans l'horreur.

Morrisson la lâcha et s'effondra, la tête dans les mains. Elle tomba à genoux. Le Noir hurlait. Elle s'aplatit et se réfugia sous la voiture. Elle savait ce qui allait se produire ensuite, elle savait qui accompagnait Père. Il y eut un instant de silence. Puis, de chaque ombre, de chaque recoin de ténèbres, ils arrivèrent. Lucy ferma les yeux de toutes ses forces pour ne pas avoir à les contempler. Bras décharnés couverts d'un cuir putride, dents, crocs et griffes suintant d'humeurs noires et visqueuses, chairs pourrissantes révélant les os et les viscères, ils rampaient, claudiquaient, pullulaient dans leur direction. Morriison avait cessé de hurler. Il regardait les créatures démoniaques approcher, figé dans une horreur muette. La masse grouillante de monstres s'écarta un instant et, levant les yeux, il vit en leur sein un homme blanc, au teint maladif, le visage disparaissant presque derrière une longue chevelure noire et une barbe pointue qui descendait jusqu'à sa poitrine. Il le reconnut aussitôt, malgré les années et les changements dans son apparence. Il serra les dents et émit un sifflement de rage et de haine.

– Lecz.

Père lui retourna un sourire mauvais. Lucy retint son souffle. Père allait les tuer. Sauf...

Sauf qu'au moment où Père écarta les bras pour faire signe aux démons de déferler sur Morriison, il y eut comme une vague électrique qui émana de ce dernier et frappa Lecz de plein fouet. Elle vit des ombres lumineuses se jeter sur lui, l'engloutir, et il ploya sous leurs assauts. Jamais elle n'avait vu son père dans une telle situation de faiblesse. Il leva les bras, poussa un cri bref et battit en retraite, titubant. Les démons avaient disparu. Morriison semblait aussi stupéfait qu'elle. Toute la scène n'avait duré qu'un instant, et l'un comme l'autre semblait incapable de l'analyser. Il finit toutefois par se ressaisir, tira son arme de sa ceinture et courut dans la direction de Père qui venait de

se jeter derrière le volant du mini-van. Morrisson parvint au milieu de la route alors qu'il démarrait en trombe en faisant crisser ses pneus. Le Noir leva son arme, visa, mais renonça à faire feu. Des fenêtres commençaient à s'ouvrir dans les maisons avoisinantes. Morrisson revint vers elle. Il la tira sans ménagement de sous le pick-up, la poussa vers la maison.

– Entre et attends-moi.

Elle hésita, ne sachant plus si elle devait craindre cet homme ou se réjouir d'être — apparemment — sous sa protection.

– MAINTENANT !

Elle se dirigea en trébuchant vers la porte. Alors qu'elle ouvrait la moustiquaire, elle se retourna pour le voir pousser le corps de Tim sous leur voiture. Elle pénétra dans un intérieur dénudé et plus négligé encore que l'extérieur. Nulle part, ni sur les murs couleur crème dont la peinture s'effritait, ni sur les rares meubles dont la plupart étaient masqués par une couche de poussière grisâtre et floconneuse, on ne voyait d'objets personnels, aucun souvenir, aucune photo, rien qui trahissait que la maison fut habitée. Le canapé, le fauteuil et la table basse du salon, le frigo et le comptoir de la cuisine semblaient les seuls endroits régulièrement utilisés et de ce fait préservés de l'invasion de la poussière. Le reste de l'espace était envahi de cartons et de livres. Lucy se tint là, ne sachant trop que faire ensuite. Elle fut rejointe par Morrisson quelques minutes plus tard, après qu'il eut soigneusement refermé les multiples verrous de la porte d'entrée. Il avait glissé son arme dans la poche arrière de son pantalon et passa en trombe à côté d'elle comme si elle était invisible. Il se dirigea droit vers un téléphone accroché au mur de la cuisine, se saisit du combiné et composa un numéro, s'arrêtant une fois ou deux pour réfléchir, comme s'il doutait de sa mémoire. Il attendit pendant que le téléphone de son correspondant sonnait. Il tira son arme et la soupesa pensivement. Balayant le pièce d'un regard circulaire, il sembla enfin se souvenir de la présence de la fillette. Du menton, il lui indiqua le canapé. Elle s'en approcha timidement, s'assit.

À l'autre bout de la ligne, on décrocha enfin. Lucy perçut une voix d'homme, mais elle était trop loin pour saisir ses paroles. Elle dut se contenter de la moitié de la conversation.

– Gus, c'est Morrisson.

– ...

– Évidemment, c'est important.

– ...

– Je sais, mais ça n'a rien à voir. Il faudrait que tu viennes.

– ...

– Ouais, je sais que... Gus... C'est à propos de Lecz.

– ... !

– Non, en personne, ça vaut mieux. À tout de suite.

Il raccrocha, poussa un long soupir. Il s'approcha ensuite de Lucy qui se raidit, craignant son prochain geste, mais il se contenta de s'effondrer dans le fauteuil en face d'elle. Elle ne parvenait pas à quitter son arme des yeux. Elle remarqua soudain qu'il lui manquait le petit doigt de la main droite, exactement comme à Tim. La surprise vainquit sa peur et elle pointa sa main du doigt.

– Il vous manque un... Enfin, votre main...

Il jeta un regard fatigué sur sa propre main, comme si elle était un objet étranger dont il aurait oublié la présence. Il eut un étrange petit sourire et leva la main en lui présentant sa cicatrice.

– Hé... Un petit souvenir de ton père.

Il la regarda un long moment, puis posa l'arme sur la table basse qui les séparait.

– Je crois qu'on aura pas besoin de ça, hein ?

Il se renfonça dans son fauteuil. Au bout d'une minute, il fouilla dans la poche de son pantalon, en tira une petite boîte décorée. Il la regarda un instant avec mélancolie puis, l'ouvrant, en tira une pilule qu'il avala aussitôt. Il parut alors enfin se détendre, ferma les yeux. Lucy n'osa plus rien dire. Le temps s'écoula en silence, peut-être une demi-heure, avant que l'on frappe à la porte. Morrisson se leva en bondissant, saisit son arme au passage. Il se dirigea vers l'entrée, disparaissant

du champ de vision de Lucy. Après un instant de silence, elle l'entendit désengager les nombreux verrous de la porte. Une nouvelle voix, grave et encore voilée de sommeil, se fit entendre.

– J'espère que tu m'as pas réveillé pour rien.

– Viens, j'ai quelqu'un à te présenter.

Les deux hommes entrèrent dans la pièce. Ils offraient un contraste saisissant : autant Morrisson était grand et maigre, noir de peau et de cheveux, autant celui qu'elle présuma être « Gus » était trapu, râblé, blanc de peau et roux de cheveux. La tenue négligée du Noir tranchait vivement avec le costume beige et la chemise blanche au col entr'ouvert du nouvel arrivant. On ne pouvait que se demander comment les deux hommes avaient pu créer un lien, et de quelle nature il pouvait être. Quand il posa les yeux sur elle, Gus ne manifesta aucune émotion. Il se tourna sans un mot vers Morrisson. Lequel lui renvoya un demi-sourire.

– Je te présente la fille de Lecz.

L'expression d'agacement crispé du visage de Gus fondit pour laisser place à une totale stupéfaction.

– Sans rire ?

– C'est ce qu'elle prétend. Et j'ai de bonnes raisons de la croire.

– Quelles raisons ?

– Principalement le fait que Lecz était ici il y a pas une heure pour tenter de la récupérer.

Gus s'enflamma soudain.

– Tu te fous de ma gueule ?!

– Je l'ai vu comme je te vois. Il a bien failli me faire la peau, d'ailleurs.

Gus regarda tour à tour Lucy et Morrisson, comme pour décider si l'un des deux tentait de lui tendre un piège.

– Comment tu l'as trouvée ?

Morrisson détourna le regard, se frotta la nuque, embarrassé.

– Ah... Ça, c'est le nœud du problème. Stanley l'a amenée ici.

– Stanley ?! Il est vivant aussi ?

– Hé bien... Il l'était... jusqu'à ce soir.

Gus le fusilla du regard.

– T'es passé devant son cadavre en arrivant. Je l'ai planqué sous son pick-up.

Gus se rua sur Morrisson avec une vivacité que sa carrure n'aurait pas laissée soupçonner et plaqua le Noir contre le mur derrière lui.

– Tu déconnes, merde ! Ce type pouvait répondre à toutes mes questions et tu le dézingues ?!

Luttant contre l'avant-bras qui lui écrasait la trachée, Morrisson parvint à articuler d'une voix étouffée...

– Pas moi... Déjà mort... quand il... est arrivé...

Gus relâcha son étreinte et s'éloigna, la méfiance se lisant sur son regard.

– Quelqu'un pourrait m'expliquer tout ce bordel depuis le début ?

Morrisson, massant son cou endolori, lui rétorqua avec mauvaise humeur.

– Elle, je suppose. Je t'attendais pour l'interroger.

Gus parut se radoucir un peu. Sans accorder plus d'attention à Morrisson qui le foudroyait toujours du regard, il s'approcha d'elle et s'assit sur la table basse. Il se pencha vers elle, les coudes sur ses cuisses, presque jusqu'à la toucher. Elle recula instinctivement, raidissant ses muscles, se renfonçant encore un peu plus dans ses vêtements. Il lui demanda d'une voix douce :

– Tu t'appelles comment ?

Elle fut surprise par sa gentillesse. Après ce qu'elle venait de voir, elle avait cru qu'il allait la brutaliser elle aussi. Elle répondit d'une voix presque inaudible :

– Lucy.

– Très bien, Lucy. J'ai beaucoup de questions à te poser, parce que tu es la seule à pouvoir nous aider à comprendre ce qui s'est passé. Tu veux bien nous aider ?

Elle opina.

– Est-ce que tu as faim ? Soif ?

Elle fit non de la tête. Morrisson restait debout mais s'était appuyé contre le mur derrière Gus, les bras croisés. Il avait l'air de s'impatienter.

– Tu as quel âge, Lucy ?

Elle haussa les épaules.

– Je ne sais pas.

Gus ne parvint pas à masquer sa surprise.

– Tu ne sais pas ? Tu te souviens de la dernière fois où tu as fêté ton anniversaire ?

– Père ne voulait pas qu'on les fête.

Morrisson intervint, agacé.

– Elle doit pas avoir plus de dix ans. Enlève ton chapeau et ton manteau, qu'on te voie mieux.

Lucy se renfrogna, serrant encore plus contre elle les pans de son manteau trop grand.

– Non !

Gus se tourna vers Morrisson, irrité.

– C'est bon, pas la peine de la braquer. C'est pas important.

Il se tourna à nouveau vers elle.

– Qui est ta maman ?

– Je sais pas. Elle est morte quand je suis née.

– Je suis désolé de l'apprendre... Où est-ce que tu habites ?

– Dans la Ferme... C'est dans les montagnes...

– Tu vis seule avec ton père, là-haut ?

– Non. Il y a... Il y avait Oncle Tim, et les frères et les sœurs.

– Tes frères ?

– Non, pas pour de vrai. Ce sont des adultes qui sont venus vivre avec Père.

– Ils sont nombreux ?

– Ça dépend, il y en a qui partent parfois. Au moins dix frères et dix sœurs, en tous cas.

– Et ton oncle Tim ?

Morrisson intervint encore.

– C'est Stanley.

Gus ne fit pas mine de l'avoir entendu.

– Ils font quoi, tous, dans cette ferme ?

Elle haussa les épaules.

– Ils travaillent. Ils parlent. Ils écoutent Père.

– Ils prennent des drogues ? Ils mangent, boivent ou fument des choses qui les rendent bizarres ?

Elle opina.

– Ils sont gentils avec toi ?

Elle fit la moue, haussant emphatiquement les épaules, mais ne répondit pas.

– Et ton père, il s’occupe bien de toi ?

Les larmes lui montèrent aux yeux et un sanglot lui échappa.

– Je vois.

Il posa une main compatissante sur son genou. Ce contact lui fit l’effet d’une décharge mais elle ne tenta pas de s’y soustraire.

– Qu’est-ce qui s’est passé, ce soir ?

– Oncle... Stanley a attendu que je vienne le voir dans son labo, et il m’a dit qu’il allait m’emmener. Loin de la Ferme, loin de Père. En sécurité.

Elle prit une respiration hoquetante.

– Mais il voulait parler à Père d’abord. Stanley et lui se sont disputés.

– Qu’est-ce qu’ils disaient ?

– Stanley a dit que Père lui avait menti, depuis longtemps. Qu’il ne voulait plus l’aider. Père lui a interdit de partir. Il lui a dit que s’il essayait de m’emmener, il le tuerait.

– Et ensuite ?

– Ils se sont battus. Si Oncle Tim... Stanley avait perdu... Il... Je l’ai aidé, mais il était blessé, on a réussi à s’enfuir...

– Il t’a dit où il t’emmenait ?

– Chez son ami Morrisson. Il m’a dit que Père avait dit qu’il était mort, mais que c’était un mensonge. Que tout ce que Père avait dit était un mensonge, et que Morrisson me protégerait de lui.

– Bien. Il avait raison. Morrisson et moi, nous allons te protéger.

À la limite de son champ de vision, elle voyait Morrisson qui s'agitait nerveusement.

– Cette ferme... Tu sais où elle est exactement ?

Elle secoua la tête.

– Mais est-ce que tu saurais y retourner ?

Elle hésita.

– Je crois... Peut-être...

Gus se leva et se tourna vers Morrisson.

– Ok, j'ai quelques coups de fil à passer et on va régler ça ce soir.

Morrisson se redressa, décroisa les bras et serra les poings.

– C'est quoi, le plan ?

– J'ai un cadavre et deux témoins qui accusent un certain Lecz. Un des témoins peut me guider jusqu'à son domicile, où il affirme qu'on se livre à la consommation de drogue et à des mauvais traitements sur mineurs.

Morrisson fit une grimace et secoua la tête.

– Mieux vaudrait que tu évites de me mêler à ça. Ça pourrait donner envie à certains de creuser sur mon compte.

– Pas faux. Alors, on déplace le cadavre. Ensuite, je signale le meurtre de Stanley, et d'ici une heure, j'aurai des hommes et un mandat pour aller débusquer ce fumier.

– Et s'il est toujours protégé par la Compagnie ?

– J'ai bien l'intention d'être plus rapide qu'eux. Surtout que si c'est le cas, il est peut-être déjà en train de les appeler.

Morrisson sourit franchement.

– J'aurais voulu en être...

– C'est à toi de choisir. Ça risque de te coûter ta liberté, mais tu pourrais venir témoigner à son procès et l'envoyer dans le couloir de la mort.

Morrisson hésita un moment, puis secoua la tête.

– Je crois qu'il est pas encore temps pour moi de disparaître... Il me reste beaucoup à accomplir.

Gus secoua la tête et se détourna de lui. Puis il revint vers Lucy.

– Tu es prête à faire ta part ?

Lucy comprit soudain ce qu'ils attendaient d'elle.

– Vous... vous voulez que je retourne là-bas ?

– Je sais que c'est dur pour toi. Mais la meilleure façon de te protéger de Lecz, c'est de le mettre derrière les barreaux.

– Non ! Vous ne comprenez pas, vous arriverez pas à l'arrêter !

– Ne t'en fais pas, il y aura beaucoup d'autres policiers avec nous.

Désespérée, elle se tourna vers Morrisson.

– Vous ! Vous avez vu de quoi il est capable ! Tout à l'heure, dehors, vous les avez vus !

Gus jeta un regard interrogateur à Morrisson. Ce dernier haussa les épaules.

– Ça fait bien longtemps que je ne me fie plus à ce que je vois, fillette.

Elle sentit les larmes lui monter à nouveau aux yeux. Ils devaient la protéger de Père, elle voulait qu'ils l'emmènent loin, là où jamais il ne pourrait la retrouver, et eux, ils allaient la ramener à lui ? Ce n'était plus des larmes de tristesse, mais de colère, une rage pure et brûlante qui tordait son ventre et qu'elle sentait irradier autour d'elle. Morrisson s'approcha impatiemment et tendit la main vers elle.

– Allez, ça suffit, tu n'as pas le choix.

Elle laissa éclater sa rage. Ses oreilles sonnèrent, et elle crut entendre ses tympanes se déchirer sous la force du vacarme qui envahit l'espace. Une vague invisible submergea les deux hommes devant elle, les heurtant en pleine poitrine. Soulevés comme des fétus, ils allèrent s'écraser contre le mur derrière eux avec un bruit sourd, avant de s'effondrer au sol en grognant. Le silence et le calme retombèrent dans la maison. Les deux corps inertes gisaient sur le sol, dans le tourbillon de poussière qu'ils avaient soulevé. Elle les regarda à travers le voile de sa colère, et quand elle parla, ce ne fut plus de sa voix fluette, fragile et hésitante. Quelque chose en elle, bien plus fort qu'elle, parla à sa place.

– À partir d'aujourd'hui, j'aurai toujours le choix.

Table des matières

Chapitre 1.....	4
Chapitre 2.....	11
Chapitre 3.....	16
Chapitre 4.....	21
Chapitre 5.....	27
Chapitre 6.....	36
Chapitre 7.....	41
Chapitre 8.....	45
Chapitre 9.....	50
Chapitre 10.....	60
Chapitre 11.....	67
Chapitre 12.....	75
Chapitre 13.....	90